

Nous donnons ci-dessous le texte de l'introduction que Paul Viallaneix avait rédigée en 1989 pour l'édition de l'Histoire de la Révolution française de Jules Michelet qui aurait dû paraître dans les Œuvres complètes chez Flammarion.

Introduction inédite

Paul Viallaneix

À la Révolution, dont il est le fils, Michelet doit d'abord un berceau : la chapelle désaffectée des religieuses de Saint-Chaumont où il naquit le 7 fructidor de l'an VI (22 août 1798), au coin de la rue Saint-Denis et de la rue de Tracy. Le père, Jean Furcy, venu de Laon à Paris en 1792 pour trouver du travail, était entré à l'Imprimerie des Sourds-Muets, d'où sortaient les assignats. Il s'était installé à son compte après Thermidor. Cet homme d'esprit, enjoué et quelque peu sceptique, s'était abstenu d'un véritable engagement politique. Mais il avait partagé l'espérance révolutionnaire et accompagné les coups de force du peuple de Paris. Il contait volontiers ses souvenirs. L'indifférence de la foule devant la chute de Robespierre¹, ou le risque encouru, en 1796, pour l'impression d'un libelle babouviste : « Mon père, rapporte Michelet, comme employé jadis aux Sourds-Muets, inspirait, sans l'avoir en rien mérité, confiance aux Jacobins, à l'époque où la prison les réunit à leur ancien ennemi Babeuf et où les robespierristes se rapprochèrent de ses idées de loi agraire. Un Jacobin de Lyon, nommé Révol, apporta à mon père un manuscrit à imprimer. Était-ce leur Manifeste de 96, pour l'insurrection du Directoire ? Je le croirais. Car mon père m'a souvent dit que sa mort était certaine, si l'on eût trouvé cela²... »

Élevé dans la tradition orale de la Révolution, le jeune Michelet l'adopte d'autant mieux que son père, ruiné par le décret sur la presse du 27 nivôse an VIII (17 janvier 1800) et emprisonné pour dettes à Sainte-Pélagie en 1808, compte parmi les victimes de l'Empire. Il dédaigne l'épopée de la Grande Armée, qui enthousiasme les « enfants du siècle ». Il reste insensible « aux fêtes de l'Empereur, à ses tambours, à ses soldats alignés, à la raideur monotone des solennités militaires³ ». L'Empire, précisera-t-il, fut « pour moi un x tout à fait incompris, une parfaite énigme. J'entendais bien dire qu'on se battait fort. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. Pour et défendre et conserver quoi ? Ce n'était pas le bonheur public. Nous mourions de faim⁴... »

Autour de l'enfant, rue des Saints-Pères, boulevard Saint-Martin ou dans le Marais, parmi les artisans et les boutiquiers, la Révolution continue d'alimenter les conversations. L'oncle Narcisse, qui a toujours travaillé avec son frère, est presque aussi bavard que lui. Mais il y a aussi les voisins, les pères et grands-pères des enfants du quartier, dont le témoignage alimentera un jour plus d'un récit de l'historien. Comme le petit Jules, porteur de toute l'espérance familiale, fait preuve d'une vive intelligence, on l'envoie, âgé de douze ans, chez un ancien maître de pension devenu libraire pendant la Révolution, ruiné lui aussi sous l'Empire, et dont l'enseignement de la grammaire, française ou latine, est le gagne-pain. Le bonhomme pense, parle, s'habille et vit toujours selon le modèle jacobin qui a ébloui sa jeunesse. « Il louait avec enthousiasme Voltaire et surtout Rousseau, comme on faisait dans la

1. L'anecdote est rapportée dans *l'Histoire du XIX^e siècle*, I, 4 ; *CEC*, t. XXI, p. 79.

2. Note sur le père Michelet, conservée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (A. 3744, 1-6).

3. *Ibidem*.

4. *Ibid.*

Révolution, sans les avoir lus. Au total, il était resté pour les opinions, pour les manières et même le costume, en 92. Il avait, à ce qu'il paraît, embrassé avec transport cette Révolution. On lui reprochait le bonnet rouge et les clubs ; mais au péril de sa vie il avait défendu et sauvé quatre chevaliers de Saint-Louis, qui, le lendemain, allaient sans lui à la guillotine. Voilà l'homme à qui je fus confié⁵. »

Quand il trace ce portrait de M. Mélot, en 1820, après de brillantes études qui l'ont conduit à la licence et au doctorat ès lettres, et qui vont lui permettre d'être reçu, l'année suivante, au premier concours de l'agrégation, Michelet se montre aussi indifférent à la Restauration qu'à l'Empire. En 1815, il a profité des quelques jours de congé accordés aux lycéens pour l'entrée de Louis XVIII dans Paris « sans [s']inquiéter de ce qui se passait⁶ ». Des Cent-Jours, nulle trace dans ses écrits de jeunesse. Cependant il lui faut, la monarchie rétablie, songer à sa carrière. Pour obtenir un poste dans un collège parisien, l'appui des tout-puissants abbés Nicolle, qui règnent sur l'enseignement secondaire de la capitale, est nécessaire. Michelet se plie donc à la nécessité. Mais, en attendant que le titre d'agrégé lui assure un début d'indépendance, il rongé son frein. Sa réaction, le 5 juin 1820, alors que cuirassiers et étudiants s'affrontent dans les rues à l'occasion de diverses mesures antilibérales du gouvernement, donne la mesure de la fidélité secrète qui le lie à la Révolution. Il écrit en effet à Paul Poinsot, son ami intime :

Lundi 5 juin, 3^e de la Révolution, au soir.

Mon ami, au moment où j'écris ceci, je me sens saisi d'un sentiment singulier. C'est terreur, c'est enthousiasme. J'entends venir du côté des Tuileries un bruit immense comme le cri de vingt mille hommes. Ce n'est point d'une bataille ni d'une fuite. C'est un cri continu, qui n'est terrible que par sa grandeur. Papa est parti. Ces dames me supplient de rester et, pour plus de précaution, ont fermé la porte à double tour. Mon ami, cette grande voix réalise le peuple dans mon imagination. Il me semble qu'il se lève comme un seul homme, indigné de la perte de sa liberté.

Je sais tout. Ils ont parcouru le faubourg. Des hommes âgés (peut-être des demi-soldes) excitent le peuple. Ils retournent par la rue Saint-Antoine. Mais les gendarmes et les cuirassiers courent, dit-on, derrière. Cette soirée sera sanglante.

La pluie tombe à torrents et, si j'examine l'histoire des révolutions, je crois qu'elle nous vaudra la tranquillité de cette nuit. Les jeunes gens n'effrayaient point, mais le peuple des faubourgs. Mon cher ami, je sens vivement la nécessité de savoir manier un fusil⁷.

Cette humeur révolutionnaire ne reparaît pas, il est vrai, dans les manuels du jeune professeur, le *Tableau chronologique* (1825), les *Tableaux synchroniques* (1826), ni même le *Précis de l'histoire moderne* (1827-1828), ouvrages tenus par le programme officiel des classes secondaires de borner à 1789 leur développement et par l'usage d'exclure les considérations trop personnelles. D'autre part, attaché comme il l'est à l'idée de progrès, qu'il hérite des Lumières, et impressionné par l'histoire synthétique que pratique Guizot, Michelet se montre plus attentif aux évolutions qu'aux ruptures. Ce sont des « systèmes d'équilibre » successifs qu'il cherche à reconstruire, depuis la prise de Constantinople (1453) et jusqu'à celle... de la Bastille. En ce qui concerne la France, il démontre que la « dissolution de la monarchie⁸ » commença au moins à partir de 1715 et que, par conséquent, les États généraux réunis le 5 mai 1789 « ne firent que décréter une révolution déjà faite⁹. »

5. *Mémorial*, in *Écrits de jeunesse*, éd. P. Viallaneix, p. 190.

6. *Op. cit.*, p. 211.

7. « Correspondance Michelet-Poinsot », in *Écrits de jeunesse*, p. 261-262.

8. C'est le titre du dernier chapitre du *Précis de l'histoire moderne* ; *ŒC*, t. II, p. 185.

9. *Op. cit.*, *ŒC*, t. II, p. 202

Mais avec l'« éclair de Juillet ¹⁰ » 1830 s'impose soudain à sa pensée une nouvelle philosophie de l'histoire, dynamique, héroïque, dont un an plus tard l'*Introduction à l'histoire universelle* définit le principe : une « interminable lutte » « qui doit finir avec le monde et pas avant ; celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité ¹¹ ». Or qu'est donc cet affrontement, sinon une sorte de révolution permanente, auprès de laquelle paraît bien académique le progrès selon Turgot ou Condorcet ? Michelet veut croire que la nation qui osa la première, en 1789, ne dépendre que d'elle-même, vient de confirmer, aux dépens de la monarchie conservatrice de Charles X, son aptitude au « pontificat de la civilisation nouvelle ¹² ». « Ce petit livre, lit-on dans l'*Introduction à l'histoire universelle*, pourrait aussi bien être intitulé : *Introduction à l'histoire de France* ; c'est à la France qu'il aboutit. Et le patriotisme n'est pour rien en cela. Dans sa profonde solitude, loin de toute influence d'école, de secte ou de parti, l'auteur arrivait, et par la logique et par l'histoire, à une même conclusion : c'est que sa glorieuse patrie est désormais le pilote du vaisseau de l'humanité ¹³. »

Projetée avant 1830, publiée à partir de 1833, l'*Histoire de France* retrace le lent enfantement de la nation qui doit à sa vocation révolutionnaire, désormais confirmée, d'exercer un magistère universel. Elle est, à ce titre, une préhistoire de 1789. Longue et laborieuse entreprise. Elle demande beaucoup plus de peine, de temps et de volumes que prévu. Il arrive que le peuple appelé à devenir clairement, en 1789, acteur de sa propre histoire et de l'histoire du monde, s'évanouisse dans l'anonymat ou derrière l'idole royale qu'il vénère, faute de se connaître lui-même. Il « n'exist[e] pas encore comme peuple ¹⁴ », concède Michelet à propos du règne de Philippe ou de celui de Louis XI (« alors y avait-il un peuple ¹⁵ ? »). Mais cet historien peu commun s'intéresse précisément à ce que l'histoire ne dit pas, à ses « silences ¹⁶ ». Il y discerne « la voix grêle et le faible souffle » de ceux qui n'eurent pas la parole, comme ces « lollards », ces tisserands de la Flandre médiévale qui chantaient en sourdine, qui « lollaient » au fond de leurs caves dans l'attente d'une improbable libération. « En ces ouvriers mystiques, en ces doux rêveurs, résidait un élément de trouble, vague et obscur encore, mais bien autrement dangereux que le bruyant orage communal qui éclatait à la surface ; des ateliers souterrains, des caves, s'entendait, pour qui eût su entendre, un sourd et lointain grondement des révolutions à venir ¹⁷. » Il arrive aussi que l'*Histoire de France* identifie et glorifie la rare créature qui se met en devoir de parler au nom du peuple muet, qu'elle se nomme la Grande Dame ou la Pucelle, qu'elle ouvre l'école « buissonnière », clandestine, de la sorcellerie, qui est une médecine populaire et bien plus encore, ou qu'elle entraîne le roi contre l'envahisseur au nom de la « grand pitié qui est au royaume de France ». Temps d'espérance et, le plus souvent, de pénitence pour le futur historien de la Révolution, qui l'évoquera plus sereinement, une fois atteint le but, à la date fatidique de la prise de la Bastille : « Que vous avez tardé, grand jour ! combien de temps nos pères vous ont attendu et rêvé !... Moi-même, leur compagnon, labourant à côté d'eux dans le sillon de l'histoire, buvant à leur coupe amère, qui m'a permis de revivre le douloureux moyen âge, et pourtant de n'en pas mourir, n'est-ce pas vous, ô beau jour, premier jour de la délivrance ?... J'ai vécu pour vous raconter ¹⁸ ! »

10. Préface de 1869 à l'*Histoire de France* ; *ŒC*, t. IV, p. 11.

11. *Introduction à l'histoire universelle* ; *ŒC*, t. II, p. 229.

12. *Op. cit.*, p. 257.

13. *Op. cit.*, p. 227.

14. *Histoire de France*, liv. V, chap. v.

15. *Op. cit.*, liv. XIV, chap. i.

16. *Journal* du 30 janvier 1842 ; t. I, p. 378.

17. *Histoire de France*, liv. XII, chap. i ; *ŒC*, t. III, p. 190.

18. *Histoire de la Révolution*, liv. II, chap. III ; *ŒC*, t. XIII.

Mais l'impatient Michelet n'aura pas patienté jusqu'à la fin de son histoire de l'Ancien Régime pour se consacrer à l'*Histoire de la Révolution*. Le magistère « d'histoire et de morale » qu'il exerce au Collège de France à partir de 1838 l'oblige rapidement à prendre des engagements personnels. Devant la jeunesse des Écoles qui se presse pour l'écouter, il doit s'extraire de son cher Moyen Âge et de sa réserve d'érudit pour répondre à l'attente générale. Dès son premier cours, il célèbre Paris, sa ville natale, pour rappeler qu'elle fut le creuset de la Révolution jacobine après avoir été pendant des siècles celui de la centralisation monarchique. Le voilà donc transporté, tout naturellement, au sein des Assemblées révolutionnaires et à la source de la démocratie française. « Lors de la Révolution, enseigne-t-il, l'opinion populaire était que Paris était la France. Lorsque, l'Assemblée nationale s'étant dissoute, ses membres sortaient processionnellement au milieu des flots, l'un d'eux entendit prononcer auprès de lui ces paroles : "Qu'avait-on besoin d'appeler tant de gens ? Est-ce qu'il n'y en avait pas assez à Paris pour nous gouverner ?" Quelques mois après, on vit de terribles applications de ce principe. Mais cette fois les projets de cette fière cité furent menés à fin. Paris, aidé de trente-sept départements, résista à l'Europe et à la France révoltée ou incertaine. Aujourd'hui la vie s'est rétablie avec des conditions telles que tout un avenir semble promis à l'organisation de notre corps social. C'est Paris qui est tout et fait tout. Mais dans Paris, tout est aux mains de la province. Les trois grandes puissances du jour, la bureaucratie, la banque et la presse, se recrutent parmi les provinciaux. Tout peut donc passer sans injustice par cet organe vital de la France, puisqu'il n'agit que par la coopération de tous ¹⁹. »

Hélas ! sous le règne de Louis-Philippe, la belle harmonie du « corps social » postulée par l'élan révolutionnaire de 1789 et de 1830 ne s'observe plus guère. Michelet accuse de dissidence le parti-prêtre, qui, par la pratique d'une religion mécanisée, manipule et aliène le peuple, mais aussi la bourgeoisie, repliée sur elle-même par peur du prolétariat des fabriques et des mines. Il estime donc urgent de consacrer sa compétence d'historien à la commémoration des actes fondateurs de la République « une et indivisible ». D'autant plus urgent qu'il s'exclut définitivement de l'Église catholique, respectée, épargnée jusque-là comme une seconde mère, rejetée désormais dans un passé révolu. La rupture s'accomplit, semble-t-il, à Rouen, sous les voûtes de Saint-Ouen, au lendemain du mariage d'Adèle (3 août 1843) ²⁰, qui accentue la solitude de Michelet, imposée par la mort de Pauline (24 juillet 1839) et de M^{me} Dumesnil (31 mai 1842). Il est temps de se tourner radicalement vers l'avenir et de travailler à la fondation de la nouvelle Église prophétisée, sinon fondée par la Révolution.

Impossible de mener de front une pareille entreprise et la rédaction des derniers volumes de l'*Histoire de France*. Déjà, en août 1841, Michelet a envisagé de mettre en chantier un *Napoléon*, sans doute pour prendre parti dans le débat ouvert l'année précédente par le retour des cendres de l'empereur. « Tout a péri pour moi, notait-il alors dans le *Journal* : l'antiquité, le Moyen Âge ; je me sens profondément moderne, en ce moment ²¹. » L'*Histoire de France* a pourtant conservé, momentanément, la priorité. Au tome V (Charles VIII, la Pucelle, Henri VI), paru le 23 août 1841, succède, le 4 janvier 1844, le tome VI (Louis XI). Pourquoi, là-dessus, la « résurrection » de la Renaissance et de la Réforme ne s'allierait-elle pas au culte de la modernité ? Michelet, pour l'avoir prêché dans son cours de l'hiver 1838-1839, sait mieux que personne que la « foi nouvelle » du XVI^e siècle engendre tout un avenir d'invention et de liberté. C'est elle qui l'aide lui-même à se garder de la manie moyenâgeuse qui aliène l'historiographie et l'art contemporains. Aussi se met-il de bon cœur à rédiger et à faire imprimer, en mars 1844, les premières pages du tome VII de l'*Histoire de France*, qui

19. *Cours au Collège de France* de 1838, d'après des notes prises par un auditeur anonyme (collection particulière).

20. Voir le *Journal* des 4 et 5 août 1843 ; t. I, p. 515-518.

21. *Journal* du 13 août 1841 ; t. I, p. 364.

relatent, avec l'avènement de Charles VII, la réunion des états généraux de 1484. « “Le peuple ! le soulagement du peuple ! s’écrie-t-il en commentant la première décision du règne. La nation, dont procède tout pouvoir, à laquelle tout pouvoir retourne !” Voilà des paroles nouvelles et surprenantes le lendemain de la mort de Louis XI ; ce sont celles que nous entendons aux États généraux de 1484. C’est le premier mot de l’histoire moderne, qui commence. *Douces paroles après tant d’années*, véritable renaissance²²... »

Quand on songe à ce que sera, à partir de 1855, le cours souverain de l’*Histoire de France au XVI^e siècle*, où s’exprime pleinement la modernité selon Michelet, on pressent le sérieux des mobiles qui purent, en 1844, différer l’exécution du projet. On les découvre dans le mouvement et la logique du *Cours* professé cette année-là sur « Rome et la France ». En analysant l’œuvre funeste de la Contre-Réforme dans la France de Louis XIV, Michelet s’indigne de la ruine des espoirs du siècle précédent. Mais il ne lui suffit pas de saluer en Descartes et Leibniz les premiers artisans de la réparation spirituelle qui s’impose et qui s’annonce. Il se transporte en 1789 comme vers la Terre promise du peuple français et de son historien. Il se voue à la Révolution comme à une seconde Renaissance, mais, cette fois, accomplie. « J’ai montré deux choses en face, explique-t-il le 7 mars dans l’ultime leçon du premier semestre : la vie croissante et la vie décroissante. Celle-ci tombe de Molina en Molinos, de Marie (Alacoque) au Sacré-Cœur ; rien depuis, pas un seul mot. D’autre part, la vie croissante : la pensée de Descartes, l’activité dans Leibniz, la volonté commune posée comme droit dans Rousseau, la volonté du bien, du mieux, du progrès (c’est la pensée de Turgot). Aujourd’hui nous avons atteint la Révolution. Ah ! Messieurs, qu’elle est venue tard ! que je l’ai attendue longtemps ! Car ceux qui connaissent le Moyen Âge n’ont pas, comme moi, enduré le Moyen Âge. J’ai chez moi une vieille gravure qui représente le vieux Tobie et sa femme. Assis près d’une fenêtre, ils regardent si leur fils viendra. Moi aussi, j’ai siégé longtemps à attendre ce fils désiré de l’avenir²³. »

L’attente de Tobie, aussi interminable que l’*Histoire de France*, doit donc cesser, sans délai, même s’il faut prévoir de compléter un jour le récit suspendu. Dès le 13 août 1844, Michelet, qui s’est rendu à l’Arsenal pour y réunir l’information du livre *Du prêtre, de la femme et de la famille*, destiné à développer l’argument du cours sur « Rome et la France », en profite pour consulter les « papiers de la Bastille ». Certes, ce simple sondage n’a pas de suite immédiate. La rédaction du *Prêtre* reste prioritaire et se poursuit sans désespérer jusqu’à la fin de l’année ; la mise en vente du livre intervient le 15 janvier 1845. Mais le lendemain même, c’est à « l’esprit de la Révolution » que le maître du Collège de France consacre le cours semestriel qu’il inaugure. Et avec quelle solennité ! « On ne doit pas dire la Révolution, prévient-il, mais la Fondation, car elle n’a balayé que des ruines. Il n’y a de légalité que dans la Révolution, en sorte que, traitant de la Révolution, je m’assois sur la base, sur la pierre fondamentale des lois. Oui, c’est là que je m’adosse, en face de l’armée du mensonge, et de là je ferai le triage des vrais amis de la liberté. »

*

**

D’entrée de jeu et sans ambiguïté, Michelet choisit donc de penser la Révolution comme une rupture, au risque de négliger les tentatives de réforme, l’évolution spontanée et le projet centralisateur de la monarchie. Il souligne du même coup, comme Quinet le fait simultanément dans son cours sur « le christianisme et la Révolution française²⁴ », l’impéritie

22. D’après un plan de travail, cité p. 633 et commenté p. 20-21 de notre édition de l’*Histoire de France* ; *CEC*, t. VII.

23. Cette citation est extraite, comme toutes celles des *Cours* du Collège, des notes manuscrites du professeur, conservées à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris et transcrites dans le tome XXII de la présente édition des *Œuvres complètes*.

24. C’est sous ce titre, *Le Christianisme et la Révolution française* (1845), que Quinet publiera son cours.

politique d'un peuple qui n'avait pas été formé à l'esprit critique et à l'autonomie par une réforme religieuse. Elle explique, pense-t-il, en même temps que la brutalité regrettable, l'égarément progressif de l'action révolutionnaire : « Le peuple a eu sentimentalité, sympathie, bon cœur, il n'a rien pu formuler. Il n'avait pas de symbole religieux : l'ancien a péri, le nouveau ne peut être trouvé, la lutte l'empêche et l'Assemblée l'empêche aussi, protestant qu'elle ne croit plus. Là est le péril. » Cependant ce jugement sévère ne saurait entamer le respect qui reste dû à la « Fondation » de 1789. Le peuple français, précisément parce qu'il n'avait « ni histoire, ni éducation », osa, « sans grands hommes, sans faux dieux », prendre la Bastille et coiffer le roi du bonnet tricolore. Il l'osa seul. Mais Michelet n'en rend pas moins hommage, comme il le fera de nouveau dans l'*Histoire de la Révolution* (liv. IV, chap. I), à la génération née du « grand enfantement » de 1789, aux Bailly, Barnave, Mirabeau, Roland, Vergniaud, Danton, Fabre d'Églantine, Robespierre et Saint-Just. Il imagine ce qu'elle eût fait de la République si la Terreur ne l'avait décimée. « Oui, la France révolutionnaire, conclut-il, fut anti-éclectique, c'est-à-dire originale dans son fonds. »

Il s'agit, en 1845 plus que jamais, de définir, de retrouver et de propager cette originalité-là. L'éducateur, après l'historien, s'y emploiera en opposant aux modèles artificiels dont l'imitation a engendré l'anglomanie et le style néogothique le seul, le vrai modèle d'une modernité à la française. L'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet à son tour, l'ont renié. Michelet passe en revue, le 20 février, les infidélités de ces régimes, qui ont eu pour ressort unique « la peur de la Révolution » : « J'ai quarante-cinq ans²⁵. Trois gouvernements ont passé, quinze ans chacun. Celui de l'épée, brisé moins encore par l'accord de l'Europe que pour avoir établi, en France même, cette opinion qu'il était inconciliable avec la paix et le travail, caractère spécial de la civilisation moderne. Celui du droit divin et du prêtre, brisé moins encore comme imposé par l'Europe que comme trop convaincu pour se corriger jamais. Enfin, celui de la banque, des gros propriétaires et des grands industriels, c'est-à-dire d'une minorité dans ce pays agricole... : régime fondé par un banquier (Laffitte), défendu par un banquier (Perier), maintenu par les Anglais et les Juifs, énervé le jour où les grands débouchés extérieurs sont décidément fermés. »

Or à qui adresser, d'abord, ce discours sinon au peuple qui, ayant déclenché la Révolution, ne sut en fixer durablement ni la « formule politique » ni le « symbole religieux » ? Michelet prend le temps d'examiner l'état d'esprit présent de celui qui, après avoir été l'acteur de la « Fondation », doit devenir le destinataire du récit qui la « ressuscitera ». La rédaction du *Peuple*, décidée le 24 janvier, s'achève un an plus tard, jour pour jour, comme prévu. Le livre est mis en vente le 28 janvier 1846.

*

**

La voie de l'*Histoire de la Révolution* paraît, cette fois, largement dégagée. Michelet s'y avance aussitôt, tout en préparant son cours, qui s'ouvre dès le 29 ; les neuf leçons du premier semestre seront consacrées à la « nationalité ». Il se replonge dans l'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux, qu'il avait commencé à dépouiller l'année précédente en juillet et qui, en raison de sa surabondante information, sera pour lui, comme pour tous les historiens de sa génération, une constante référence²⁶. Le temps presse. Quinet vient de publier, à l'automne, sous le titre *Le Christianisme et la Révolution*, son cours annuel. Lamartine et Louis Blanc se sont mis, à leur tour, au travail.

Tandis que les extraits de l'*Histoire parlementaire* s'accumulent, les leçons du Collège permettent à l'historien de développer certaines de ses intuitions et d'expérimenter l'accueil qu'il peut attendre du public. C'est ainsi que, dans la leçon du 12 mars, il présente la Terreur comme la conséquence de la démobilisation politique qui succéda à l'unanimité des

25. Michelet aura en fait quarante-sept ans le 21 août 1845.

26. L'*Histoire parlementaire* (40 volumes) a été publiée entre 1834 et 1838.

Fédérations. « La défiance, l'accusation devient un métier. Les vaillants vont aux frontières. Reste un peuple non militaire, qui fuit les clubs. Les violents restent, et les plus violents sont les femmes. » Dès lors, sous l'effet de la surenchère qui dévoie la réflexion des représentants du peuple, « on fait des lois révolutionnaires qui brisent toutes les lois divines et humaines, brisent la nature, punissent la charité et ordonnent la trahison par la loi des suspects ». À l'aune de ce jugement désabusé se mesure l'espoir que ruina la Terreur. Il faut le régénérer, coûte que coûte, cinquante ans plus tard, à l'approche d'une révolution nouvelle. Mais Michelet refrène sa prédication. Il lui manque encore et l'autorisation du savoir et l'élan de l'écriture. Il conclut son cours, le 11 juin, sur l'évocation nostalgique d'une promenade au Champ-de-Mars, où il ne se sent pas encore de taille à recommencer la fête de la Fédération. « Il y a quelques années, confie-t-il, en août, au Champ de Mars, au champ de la Fédération, vous tous partis, le Collège de France fermé, j'étais seul. Ah ! que l'herbe était séchée ! Est-ce qu'elle verdira jamais ?... Voilà donc le monument de la Révolution. Riez, ennemis. Les Romains ont leur monument : les Thermes ; l'Église épiscopale et féodale a son monument : Notre-Dame ; la royauté a ses monuments : le Louvre, les Tuileries, les Invalides ; l'Empire a les siens : la Colonne, l'Arc-de-Triomphe. Et la Révolution, rien : des planches, des toiles peintes et puis cette terre remuée. Hélas ! pauvre Révolution, pauvre folle ! tu avais convié le monde à la paix, à l'amour, et le monde ne l'a jamais voulu ; tu as tendu la main, et on t'a frappée et il t'a fallu t'armer, frapper. Voilà ton monument. Ah ! qu'il est aride. Les yeux mêmes en sont blessés. Tant de systèmes essayés, tant de choses commencées, indiquées... et la place est rase... »

Cependant, de janvier à juin, la préparation de l'ouvrage qui doit réhabiliter la Révolution s'est poursuivie. Et pas seulement avec l'aide de Buchez et Roux. Michelet saisit toute occasion d'aborder concrètement ou, au contraire, d'élargir le sujet de ses préoccupations. Le 4 mars, il recherche chez un marchand d'estampes, Delpech, « des portraits de Hoche, Marceau, Charlotte Corday ». Le 26 avril, il note, après l'avoir visité, que Béranger « fait peu de cas de Robespierre et de Danton ». En mai, il profite d'un séjour à Vasceuil, du 15 au 21, pour lire les *Mémoires* de Riouffe et de Barbaroux, l'essai de Sénac de Meilhan, *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la Révolution*. Il marque aussi « la division de son livre », dans laquelle transparaît le souci de ne négliger ni les antécédents ni les causes de l'événement. Aucune limite chronologique ne borne, pour le moment, son ambition. Il songe à inclure l'*Histoire de la Révolution*, dont il n'a pas encore écrit une ligne, dans un immense projet d'histoire populaire. « Il ne leur [aux masses] faut pas de romans. Elles disent : Est-ce vrai ? Il faut les sortir de leur vie végétative de rêve, de leur croyance au merveilleux. Ce qui leur plaît dans le roman, c'est la destinée individuelle, mais il leur faut du vrai. L'histoire non collective mais biographique agirait davantage. I.— Histoire de la Révolution. II.— Surtout des hommes, *l'homme*, Napoléon ? Il faut toutefois prendre garde de fortifier les erreurs consacrées dans la légende. Le bien orienter, l'entourer des circonstances qui l'expliquent. III.— Histoire des guerres de religion (et pour préface Albigeois) de 1517-1572, Coligny 1572-1685, Orange, etc. IV.— Histoire des guerres des Anglais. Guillaume le Conquérant, Édouard III, Henri V, la Pucelle, et la Hogue. Trafalgar²⁷. »

Rentré à Paris, Michelet recentre ses travaux d'approche. Il prend, le 28 juin, une « grande résolution de travail », assortie du projet d'une « vie simplifiée ». Mais il ne parvient pas à maîtriser les impressions violemment contradictoires qui l'assaillent devant l'énigme de la Révolution, encore plus déroutante, semble-t-il, à mesure que s'enrichit son information. Il écrit le lendemain à sa fille et à son gendre, qui viennent de regagner Vasceuil : « Je suis heureux de savoir que vous avez fait bon voyage. Moi, je suis le mien, rapide, violent, dans ce torrent plein de chutes, et il me semble souvent que j'y laisse de la peau ou des cheveux aux

27. Note citée par Gabriel Monod, *La Vie et la Pensée de Jules Michelet*, 1923, t. II, p. 222-223.

rocs et aux ronces. Cette histoire est pleine de fatigues, non seulement pour sa violence et la multitude des crises, mais aussi par le sentiment qui vient toujours, chaque fois que l'on suspend la lecture et que l'on songe : sentiment d'effort inutile, d'immenses sacrifices sans résultat. Les résultats viendront sans doute, mais dans l'avenir. » La lecture des *Mémoires* de Mirabeau et des *Souvenirs* de Dumont, proche collaborateur du marquis, ne démêle pas l'imbroglio. Du moins permet-elle d'évaluer ce que fut l'embarras d'un des initiateurs de la Révolution, une fois dissipée « l'illusion lyrique » de l'été 1789, quand il fallut reconstruire un ordre constitutionnel, avec ou sans Louis XVI. « J'ai à peu près fini, hier, les longs *Mémoires* de Mirabeau, écrit l'historien à ses enfants le 6 juillet, et il m'en reste que cet homme, la première figure de la Révolution, n'a guère imaginé ni senti qu'un faible éclectisme politique, mêlé de fiction royale à l'anglaise et de vieille royauté française, puérilement sentimentale. »

La suite de la lettre, consacrée à Robespierre, précise que Michelet cherche, avant d'en amorcer le récit, à prendre une vue d'ensemble de la Révolution. Il apparaît qu'il la décompose, comme la plupart de ses prédécesseurs, en deux actes, mais aussi qu'il juge avec le même scepticisme le dernier et le premier en date de ses leaders. En effet, Robespierre, aussi pris de court que Mirabeau, n'aurait fait de son côté qu'« un cours médiocre de droit naturel, sans nul égard au temps, au lieu, se tenant toujours dans ces généralités qui ne compromettent pas celui qui les pose et qui semblent accuser cruellement les hommes pratiques, qui se traînent sur terre et cherchent à réaliser ».

En août, fatigué par des « douleurs d'entrailles » et un accès de fièvre, Michelet marque une pause. Il part le 24 pour Bruges, Gand et Anvers, dont les églises et les musées lui sont déjà familiers. Mais il ne manque pas de faire halte à Arras pour enquêter sur l'Incorruptible auprès d'un journaliste, qui lui communique une correspondance inédite. Un mois plus tard, le 26 septembre, il commence à écrire, en vue du tout premier chapitre de l'*Histoire de la Révolution*, sur l'élection des États généraux à Paris. Auparavant, il avait, le 17, mis sur le métier l'*Introduction* et confié à Eugène Noël : « Il me semble que je suis prêt. Et pourtant je reste flottant dans les limbes, soit que la préparation soit en effet insuffisante, soit que ma fièvre de cet été me laisse affaibli. Cette attente est fort pénible. Je ne la souhaite à personne. On me conseille de surseoir, de ne pas attendre. Cependant le temps passe. L'œuvre en question, si elle ne paraît en janvier, ne peut bien paraître qu'en novembre ou décembre 1847. Le retard est grave pour moi, pour le public aussi, que je vois fourvoyé misérablement sur ces questions du passé, qui peut-être sont d'avenir, d'avenir prochain... »

Pendant le mois d'octobre, Michelet se partage entre les trois premiers chapitres, où il suit de près l'action de Sieyès et « la logique parlementaire faisant le coup d'État du peuple²⁸ », et l'*Introduction*, dont le plan est arrêté le 12 et revu le 28. Il manifeste aussi un souci qui ne le quittera plus, celui de visiter les lieux où se sont produits les événements. Il se rend au faubourg Saint-Antoine, le 1^{er} octobre, « pour voir l'émeute », l'une des premières de la Révolution, où l'on réclama, le 28 avril 1789, la tête d'un des membres du corps électoral des États généraux, un fabricant de papier, Réveillon, accusé de vouloir abaisser de quinze sols la paye quotidienne de l'ouvrier. Il passe la journée du 6 à Versailles, où il retourne le 3 novembre. C'est alors que son père, souffrant, présente les symptômes d'une congestion pulmonaire, qui l'emporte le 18. L'historien en personne est atteint autant que le fils par la disparition de ce témoin privilégié de la Révolution. « Avec lui, note-t-il, bien des choses ont péri... Il avait vu l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, la Restauration de Juillet, et la ruine de Juillet. Il était la tradition. Il l'était spécialement pour le XVIII^e siècle et la

28. *Journal* du 28 octobre 1846 ; t. I, p. 652.

Révolution... Témoin presque indifférent de ce qui se passa depuis, il laissait couler le monde²⁹. »

Michelet se remet au travail le 25, achevant le 27 le récit de la prise de la Bastille (chap. VII et dernier du livre I). Le livre II est écrit, sans difficulté, au cours du mois de décembre, ou peu s'en faut, puisque le point final de la « journée du 6 octobre 1789 » (chap. IX) est posé le 4 janvier 1847. Reste l'*Introduction*. Un avant-projet avait été établi dès le 25 juillet à l'intention d'Alfred Dumesnil : « Vous verrez comment j'ai fait coïncider l'ordre chronologique et l'ordre d'analogie, groupant *tous les abus du privilège* sous Louis XIV et montrant dans son successeur l'*inanité du remède*, du grand remède surtout, du *privilège royal* que les meilleurs esprits du siècle, philosophes, économistes, invoquaient comme panacée. » Au cours de l'automne, la réflexion de Michelet s'est radicalisée. Il ne s'agit plus seulement de dénoncer le dérèglement d'un système politique, mais aussi et surtout d'opposer deux religions, celle de la Grâce, formulée d'après le « Moyen Âge catholique », et celle de la Justice, que fonda la Révolution. L'*Introduction* est « réécrite pour la troisième fois » le 8 février. Deux jours plus tard, le 10 février 1847, Chamerot met en vente le tome I de l'*Histoire de la Révolution*.

La presse se tient sur la réserve. Gouvernementale, elle évite de fixer l'attention de ses lecteurs sur le trublion républicain du Collège de France, qui n'a que trop fait parler de lui. Libérale, elle se défie de l'inspiration populiste d'une histoire qui réduit le rôle des premiers stratèges et théoriciens de la Révolution. Républicaine ou socialisante, elle accueille avec scepticisme l'annonce d'une religion nouvelle et le rapprochement de la Terreur et de l'Inquisition. Il est vrai que la publication successive, au cours de cette même année 1847, du tome I de l'*Histoire de la Révolution* de Louis Blanc (février), de l'*Histoire des Girondins* de Lamartine (mars-juin) et de l'*Histoire des Montagnards* d'Alphonse Esquiros (septembre) instaure une rude concurrence. Michelet, pour se faire une idée de l'accueil réservé à ses thèses, doit consulter avant tout le témoignage de ses amis et de quelques lecteurs inconnus. Parmi les premiers, Lamartine, d'après Dargaud, se déclare « choqué » de ce qu'il dit « sur la noblesse » et Lamennais de ce qu'il a « omis de dire sur l'Évangile », tandis que Béranger affiche une certaine froideur³⁰. Parmi les obscurs, une veuve montpelliéraine, Louise Marès, qui a travaillé pendant huit ans dans des asiles d'enfants, raconte, le 2 mars : « Nous nous étions réunis huit, vos plus sincères admirateurs de Montpellier ; nous lisions chacun à notre tour et il nous semblait entendre pour la première fois l'histoire de la Révolution. » De Rouen, un « homme du peuple » resté fidèle à la Montagne argumente fort bien ses réserves dans une lettre datée du 17 juin : « Si d'autres ont montré plus ou moins bien l'esprit de la Révolution, vous, vous en avez montré le cœur ; et le cœur de la Révolution, c'est le peuple agissant tout d'instinct. Mieux que beaucoup d'écrivains, vous avez su vous faire peuple. Seulement quelques expressions moins que bienveillantes touchant les hommes dont le peuple suivait plus particulièrement la bannière m'ont fait craindre que dans la suite vous ne preniez parti moins pour la Montagne que pour la Gironde. Et cela impliquerait une sorte de contradiction, car la Montagne élevait la Révolution à la hauteur d'un principe et la Gironde seulement à la hauteur d'un fait. La Montagne voulait une révolution sociale, autant qu'il était possible de la concevoir alors, et la Gironde ne voulait qu'une révolution politique. La Montagne s'appliquait à détruire dans son origine le mercantilisme qui nous ronge aujourd'hui et que la Gironde voulait établir en acquis. »

Du côté des anciens élèves ou des auditeurs du Collège de France, Ernest Havet, qui n'a pas encore réédité les *Pensées* de Pascal, réagit le premier, le 19 février, en prenant soin de

29. *Journal* du 21 novembre 1846 ; t. I, p. 657. À rapprocher de l'hommage que Michelet rend à son père à la fin de la préface de 1847 à l'*Histoire de la Révolution*, datée du 31 janvier 1847.

30. D'après le *Journal* du 1^{er} et du 7 mars 1847 ; t. I, p. 662-663.

nuancer son admiration : « Ce n'est pas que je pense toujours comme vous... J'aime autant la France, mais j'en veux moins à l'Angleterre ; j'aime autant la liberté, mais j'en veux moins à ceux qui nous gouvernent... Quand j'ai fini de lire votre prise de la Bastille et que j'ai posé le livre, j'étais aussi ému que si je venais de me coucher le 14 juillet 1789, après avoir vécu moi-même cette journée. Je n'ai rien lu d'aussi saisissant depuis votre *Jeanne d'Arc*. J'ose croire que ce livre est votre chef-d'œuvre, comme la Révolution est le chef-d'œuvre de la France. Pour votre Introduction, je n'en dirai qu'un mot : vous avez franchement posé la question, vous l'avez franchement résolue. On peut chicaner sur votre formule de la grâce, ou du moins sur quelques-uns des développements que vous donnez à cette formule. Mais il reste toujours d'un côté : "Hors de l'Église point de salut !" et de l'autre : "Tous sont égaux devant la Loi." "Il n'y a point de proportion, dit Pascal, entre notre justice et celle de Dieu." Et vous répondez, comme Joas à Athalie : "Il n'y a qu'une justice, et la vôtre n'est rien." » Disciple de Lamennais et leader de la jeunesse des Écoles, le chilien François Bilbao refuse, le 8 mars, son assentiment de chrétien à l'opposition radicale de la Justice et de la Grâce. Il y voit un malentendu, qu'il entreprend de dissiper : « C'est Jésus lui-même qui a dicté ce que vous dites dans le chapitre de la Bastille. Gloire à vous : vous êtes chrétien quand vous flagellez les horreurs du passé ! Pourquoi nier la source sacrée ? Serait-ce que les voûtes gothiques vous dérobent le ciel ? Quant à moi, si la Révolution est la puissance du droit, le christianisme en est le sentiment et l'avenir en sera l'intelligence. Ne décomposons pas l'indivisible. La force complète de tout mouvement humain est dans l'Évangile. La Révolution était métaphysiquement intérieure au christianisme. » Alphonse Esquiros, enfin, même s'il s'apprête à exprimer dans son *Histoire des Montagnards* la même conviction, n'en propose pas moins de rédiger un compte rendu de l'*Histoire de la Révolution*, après avoir lu l'*Histoire des Girondins*. « M. de Lamartine chante, vous souffrez, explique-t-il à Michelet. Oui, vous souffrez avec ce grand peuple de 89, dont vous dites si héroïquement les douleurs, les angoisses ; c'était le travail d'enfantement de la liberté. »

*

**

Michelet, cependant, n'attend pas qu'on l'y encourage pour aller de l'avant. Certes, il doit, à partir du 11 février, reprendre son enseignement. Mais il le consacre, comme l'année précédente, à la Révolution. Dans les deux premières leçons, contestant l'«*absolution*» que Victor Hugo lui a accordée en 1834 avec une indulgence mal éclairée, il juge Mirabeau en historien. Après avoir rappelé tout ce qu'il fit d'audacieux pour que les députés des États généraux affirment, contre la volonté du roi, la souveraineté du peuple, il annonce que cet «*homme énergique, n'ayant pas de base fixe, ne pourra inventer, qu'il retombera sous l'influence de ses précédents aristocratiques et monarchiques, de sa caste...*, qu'il retombera de Rousseau à Montesquieu, à la vaine balance anglaise, lui qui a éprouvé la vanité du système, ne sachant s'il veut... le roi anglais, régulateur des intérêts, ou un roi tribun du peuple, renouvelé de César». Comme ce jugement lui attire d'assez vives réactions de la part du public et de la presse, il amorce une réflexion très libre sur les droits et les devoirs de l'historien de la Révolution, appelé à faire preuve de la plus grande indépendance au nom même de l'esprit d'invention qui souffla sur la France en 1789. C'est à une sorte de révolution permanente qu'il exhorte son auditoire, sans craindre de malmener les idoles forgées par le culte d'un passé glorieux. «*Maintenant, se demande-t-il le 11 mars, comment aller de l'avant ? Il faut faire ce que la Révolution n'a pas fait et a peu préparé. Après Voltaire et Jean-Jacques, on supposa que la place était prête. Mais elle était à peine indiquée et leurs successeurs firent très peu. Le passé ruiné était toujours là. L'Assemblée Constituante, n'ayant pas de système à lui opposer, pactise avec lui. La Convention coupe en morceaux le serpent, mais ne le tue pas. Pour le tuer, il fallait un système. Napoléon n'en a pas davantage. Il se pare des vieux lambeaux... Plongez donc dans la vie, dans cette mer vivante du peuple...*

Vous n'aurez plus de ces faiblesses qui entravent l'invention, plus de faux dieux, ayant senti Dieu dans les masses... »

Une fois de plus s'impose à l'apôtre de la « Fondation » de 1789 la hantise des infirmités révolutionnaires. Elle assombrit la plupart des leçons du second semestre, la première en particulier, celle du 6 mai, où l'on voit l'incontestable génie politique de Sieyès végéter dans le champ clos des débats parlementaires : « Ce pape de 89, est-ce l'homme de la Révolution ? Point du tout. Il représente un moment l'Assemblée, qui n'est point la France. L'histoire parlementaire, avec ses disputes, n'est pas l'histoire, et l'histoire même des clubs, avec ses émeutes, ne l'est pas non plus. » L'histoire profonde et féconde de la Révolution, si différente de celle de ses assemblées, Michelet a pourtant la joie de l'approcher en travaillant au second volume de son ouvrage. Le 28 mars, jour des Rameaux, il a découvert tout à coup la fécondité décisive du mouvement des Fédérations, qui se dessina à partir de l'automne 1789. « J'avais essayé, note-t-il dans le *Journal*, d'écrire les premières pages du deuxième volume le samedi. Aujourd'hui, je sors du point de vue négatif et reprends tout du point de vue de la fraternité des Fédérations comme affranchissement par la fraternité. »

Ainsi réorientée, la rédaction devient plus allègre. Dès le 26 mai, le livre III est achevé, avec ses douze chapitres occupés par les Fédérations (6 octobre 1789 – 14 juillet 1790). Michelet se retire du 28 mai au 2 juin à Vascoëuil, où il a « la première intuition de [son] nouveau sujet : la grande masse jacobine³¹ ». Le 27 juin, libéré du Collège, il essaie de « [se] reconnaître » et « serre de près [sa] pensée : le *credo* de la Révolution et le *credo* de l'Europe », dans la perspective du long combat mené par l'Angleterre et ses alliés contre la France née de 1789. Mais il ne reprend la plume que le 15 juillet, après un voyage en Hollande, pour écrire les deux premiers chapitres du livre IV (il refondra le chapitre I en août). Seul à Paris en août, avec l'oncle Narcisse, il produit un effort soutenu, dont les lettres à Alfred enregistrent toute la progression : 1^{er} août : « J'ai beaucoup écrit ces jours-ci, quoique médiocrement disposé. J'espère recommencer l'impression demain... Je reste ici, m'acharnant sur ce texte, aussi meurtrier peut-être pour l'historien qu'il le fut pour les acteurs d'alors. Dans ce vide immense, je dis, comme Dante : Si je ne reste, qui restera ?... » 4 août : « Je ne désespère pas, malgré la chaleur et les nausées qu'elle me donne, d'écrire mes cent pages ce mois-ci. J'ai trois placards imprimés... » 7 août : « Le terme recule devant moi. La saison est lourde, le travail n'est pas facile. Il faut pourtant arriver ce mois-ci en juillet 91 et finir en novembre. » 9 août : « Je commence aujourd'hui Robespierre et la scission des Jacobins en décembre 1790³²... » Après une escapade familiale de huit jours à Dieppe, le travail reprend de plus belle. Dumesnil ou son « compère » Noël continuent d'en être informés minutieusement : 3 septembre : « Vos tempêtes m'ont donné un temps froid, qui me vaut mieux. Et malgré une agitation nerveuse singulière, inexplicable, j'espère achever demain le chapitre des Cordeliers³³, l'un des plus difficiles et des plus chauds du livre. » 4 septembre : « J'ai achevé l'Angleterre ce matin³⁴. » 8 septembre : « Je me trouve avoir fait un volume presque. Je ne sais plus comment je m'en tirerai. Il y aura peut-être deux volumes pour atteindre le 10 août. C'est pour moi un spectacle bizarre de me voir ainsi grandir, grossir, malgré moi. » 11 septembre : « Cette diablerie à quatre personnages, comme le Moyen Âge disait, avance rapidement. Je crois avoir 350 pages³⁵, et je n'ai pas encore fait la mort de Mirabeau, ni Varennes³⁶. Je suis heureux surtout d'avoir trouvé mes Cordeliers pour pousser mes Jacobins, forcer les Lameth de tuer Mirabeau et Robespierre de tuer les Lameth, Duport,

31. *Journal* du 31 mai 1847 ; t. I, p. 666.

32. Liv. IV, chap. v.

33. Liv. IV, chap. VII.

34. Liv. IV, chap. III.

35. Le tome II comptera 600 pages.

36. Liv. IV, chap. X et XIII.

Barnave³⁷. » 13 septembre : « J'espère tuer Mirabeau demain ou après... » 17 septembre : « Ce n'est pas 300 pages, mais bien 400 que je me trouve avoir imprimées. Car la nécessité d'avoir du caractère m'a fait donner des bons à tirer. J'en aurai encore 100 au moins pour donner le voyage à Varennes et le massacre du 17 juillet 1791. Robespierre s'imprime aujourd'hui ; j'ai refait *les Cordeliers*, creusé la face de Danton³⁸, etc., ce qui m'a empêché de tuer Mirabeau. Cela arrivera au début de la semaine. Si je n'ai que 500 pages, je paraîtrai le 15 octobre, à moins que je ne donne deux volumes à la fois. » 21 septembre : « Je crois que j'aurai fini dans quinze jours ou, au plus, un mois ; 500 pages jusqu'au 17 juillet 1791, le massacre du Champ de Mars (là tout le monde se dessine déjà presque autant qu'au 10 août). » 30 septembre : « J'ai fait des visites ces jours-ci chez Arago et ailleurs pour m'édifier sur le physique de Marat³⁹. Cela me retarde. »

Les 9 et 10 octobre, Michelet arrête les trois derniers chapitres : « juin, juillet, août 1791 ». Mais il va renoncer à prolonger jusqu'au 10 août sa narration. Il la conclut plutôt sur le retour de Louis XVI à Paris, le 22 juin 1791, après son arrestation à Varennes (chap. XIV). En revanche, il se met à écrire une note sur la « méthode » et l'« esprit de ce livre ». Elle devient aussi longue à elle seule que deux chapitres ordinaires, si bien qu'il songe un moment à la détacher du volume et à la « répandre en grand nombre » pour « répondre ainsi à Buchez et Roux ». Le tome II de l'*Histoire de la Révolution* est finalement mis en vente par Chamerot le 15 novembre 1847.

Michelet se sent soulagé plus que comblé. Au lendemain de l'anniversaire de la mort de son père, le 19, il se dit « abattu moralement », comme il ne l'a presque jamais été. C'est qu'il mesure la distance qui sépare la grandeur de l'histoire qu'il ressuscite et la médiocrité de sa vie intime, tirée vers le bas par des liaisons médiocres. « Comment ne suis-je pas le prêtre véritable, moi qui ai tenu cette année le saint des saints sur l'autel des Fédérations ? » se demande-t-il, le 20, pour entamer un long examen de conscience : « Comment ces choses sublimes, qui m'ont tiré des larmes, sont-elles si peu intimes en moi ? Comment la nature revient-elle obstinément me faire descendre à l'individualité ? Quelle est la voie ? » Si du moins le soutenait, pour compenser ses défaillances, l'approbation manifeste du peuple qu'il rappelle à sa vocation... Mais non : à la différence de l'heureux Lamartine, dont l'*Histoire des Girondins* est plébiscitée, il ne semble guère entendu.

Est-ce la campagne des banquets qui accapare l'opinion publique en défiant l'autorité chancelante de la monarchie de Juillet ? L'*Histoire de la Révolution* continue d'être boudée, sinon positivement censurée. La « note » substantielle jointe au tome II ouvre pourtant et avec autorité un vrai débat, dans lequel l'historien oppose vigoureusement au « catéchisme » républicain adopté par la « croyance populaire » et centré sur « l'union des cœurs et des esprits » du 14 juillet 1790 les gloses, plus ou moins catholiques ou socialistes, qui tendent à une réhabilitation de la Terreur. Michelet prend même la peine d'adresser à Lamartine, dont il désapprouve le surprenant robespierrisme, une lettre d'explication, destinée à préserver une amitié qui lui tient à cœur :

[Novembre 1847.]

Monsieur et illustre ami,

La dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, vous donniez le troisième volume. Vous voulûtes bien me lire un portrait⁴⁰ que je trouve admirable. Une personne survint

37. Toute cette mécanique fatale commence à se mettre en place au chapitre VIII du livre IV.

38. Liv. IV, chap. VI, *in fine*.

39. Liv. IV, chap. IX. Arago rapporte à Michelet le témoignage du physicien Charles, qui connut bien Marat.

40. S'agit-il du portrait de Marat ? Lamartine en a bien donné lecture devant Michelet, mais, d'après le *Journal*, le 7 février, bien avant la mise en vente des huit tomes de l'*Histoire des Girondins* (mars-juin).

qui ne me permit pas d'exprimer mon opinion sur vos premiers volumes. Cependant les huit ont paru, le succès a été immense, légitime, s'il en fut, au point de vue littéraire.

Ce point de vue peut-il être le seul, à la veille des agitations sociales qui peut-être vont venir demain ? Croyez-vous qu'il soit sans inconvénient de confirmer l'Europe dans une idée qu'elle n'a que trop malheureusement : *La France, c'est toujours Robespierre* ? Tel a été, Monsieur et illustre ami, l'effet de votre livre. On a dit partout : *le premier homme de la France* actuelle avoue que Robespierre a été chez ce peuple l'homme vraiment national.

Il m'était impossible, dans l'état actuel des esprits, de ne pas exprimer hautement mon dissentiment. Je l'ai fait, quoi qu'il ait pu coûter à mon amitié.

D'autre part, j'ai pris parti ouvertement, vous le savez, contre l'église actuelle pour l'église de l'avenir que je vois poindre à l'horizon. Il m'était impossible de ne point combattre votre tolérance contre l'ancienne église, la facilité avec laquelle vous passez sur la part directe qu'elle eut, et aux *crimes de l'ancien régime* et aux *coupables résistances* qui ont empêché le nouveau de porter ses fruits.

Mon cœur avait besoin de vous dire tout ceci, au moment où mon nouveau livre exprime notre opposition politique et religieuse dans les choses du passé. Et, en vous le disant, mon cœur saigne, car, ni en ce monde, ni en l'autre, je ne voudrais être séparé de vous.

J. MICHELET

Au tome III et aux suivants, j'exprimerai mon admiration sur une foule de grandes et belles choses que je trouve dans votre livre.

Dans sa réponse, écrite de Saint-Point le 23 novembre, l'auteur de l'*Histoire des Girondins* esquisse la discussion. Il s'abrite derrière des affirmations de principe, de vagues promesses ou des protestations d'« attachement » :

Cher et illustre ami,

Merci de ce scrupule. L'amitié n'en a jamais de blessant. J'ai vu la scission. Elle n'est pas fondée, ni sur la Terreur, que je condamne, ni sur Robespierre, que je juge sans l'absoudre, ni sur le catholicisme, que je montre comme l'opposé de la Révolution. Quand vous me lirez plus attentivement, après vos grands travaux, vous reconnaîtrez votre erreur. Je ne suis pas pressé. Votre justice est éternelle.

Nous tenons le deuxième volume et nous en sommes charmés. Cela me paraît encore supérieur au premier. Je ne vous suivrai plus dans cette course vers la vérité qu'à longue distance, dans deux ans. La carrière est longue et large et permet des prix différents. Je jouis qu'on me juge seulement digne d'y courir avec des rivaux comme vous.

Dargaud vient de nous quitter. Je suis occupé à un travail purement littéraire en ce moment et fort distrait par l'agitation des banquets et des journaux en attendant celle de la tribune. Aimons-nous en nous contredisant quelquefois. Nous sommes des sculpteurs qui dessinent la Révolution posant devant eux, chacun à son point de vue, mais vous êtes le Maître.

Adieu, admiration et attachement

LAMARTINE

Le dialogue ne s'engage pas plus sérieusement avec Hugo, pris à partie dans le cours du Collège de France, sinon dans l'*Histoire de la Révolution* elle-même en raison de l'apologie de Mirabeau, plus esthétique que politique, à laquelle il s'est livré en 1834. « Merci, répond le poète et pair de France le 20 novembre, après avoir reçu le livre, de vous souvenir un peu de moi. Je vais lire ce deuxième volume comme j'ai lu le premier : avec un profond et sérieux bonheur, refusant parfois quelque chose à vos conclusions politiques, mais accordant tout à votre autorité morale et à votre puissance littéraire. Je vous serre la main. »

Le témoignage de quelques autres lecteurs, moins en vue, ne suffit pas à réparer la dérobade de Hugo et surtout de Lamartine. À Michiels toutefois l'importance du « chapitre sur la méthode » n'a point échappé. « Ce que vous dites, écrit-il à Michelet le 4 janvier 1848, du jugement porté par le peuple sur la Révolution française me semble de la plus haute gravité. Si ce chapitre n'était pas vrai, il serait bien habile. » Saint-René Taillandier, le 29 février, au lendemain de la proclamation de la République, souligne l'actualité du jugement que Michelet a porté sur la Révolution : « Comme votre second volume arrive à propos ! Quel pressentiment merveilleux dans votre discussion sur la Terreur ! » Préparant un compte rendu pour *L'Indépendant*, il doit pourtant, comme il l'explique le 9 mars, composer avec la popularité persistante des responsables de la Terreur : « J'ai dû supprimer quelques phrases qui semblaient trop hostiles à la Terreur et aux héros de la Montagne. Ce respect superstitieux de la Terreur est encore dans beaucoup d'esprits. Cela m'a fait comprendre plus intimement l'importance et la hardiesse de votre ouvrage. »

*

**

Michelet, à vrai dire, est si absorbé par la mission dont il se croit investi que la relative indifférence à laquelle il se heurte ne l'affecte pas excessivement. Il sépare moins que jamais de l'exploration du passé révolutionnaire la préparation de l'avenir où il doit se poursuivre et accomplir ses promesses. Il se voue d'autant plus activement à cette tâche éducative, comme professeur « d'histoire et de morale », que la suspension de son cours, le 2 janvier, lui fait un devoir de le rédiger avec soin pour le public en fascicules, semaine après semaine. La Révolution, dont il annonce désormais le réveil imminent, occupe bien entendu le centre de sa prédication. Il en évoque la « légende » en même temps qu'il cherche à en formuler la « religion ». À la jeunesse des Écoles, il recommande d'écouter, comme il le fait lui-même en parcourant les rues de la montagne Sainte-Geneviève, la parole des survivants de *l'illud tempus*. « Tous les jours, enseigne-t-il, pendant que vous êtes là, dans votre chambre, à lire je ne sais quels livres, les histoires de la Révolution, peut-être la mienne, eh bien ! je crois que, dans ces moments, vous entendez quelquefois, sans vous en douter, la Révolution, l'Empire qui passent. Je parle de cet homme de soixante ans, davantage peut-être, qui, d'une voix enrouée, crie telle marchandise ; qui se lève pour vous avant le jour, pour vous vendre je ne sais quoi... Cet homme, si vous causiez avec lui et que vous oubliassiez un moment que vous êtes docteur (ou bachelier, n'importe), cet homme-là vous apprendrait quelque chose qui ne se trouve ni dans l'histoire de l'Empire, ni dans l'histoire de la Révolution⁴¹... »

On imagine l'enthousiasme de l'historien lorsque soudain, sous ses yeux, ce même peuple, non content de dire l'histoire de la Révolution « d'une voix enrouée », tente d'y ajouter un nouveau chapitre en élevant des barricades. Michelet vit sans doute pendant les journées de février 1848 l'épisode le plus plein de sa carrière. Le passé renaît dans le présent. Une espérance immédiate relaie le mouvement de la mémoire. L'histoire en train de se produire recoupe l'histoire en train de s'écrire, « dans une unité terrible⁴² ».

Dans un premier temps, toute enquête érudite est suspendue, comme tout projet de rédaction. L'action, c'est-à-dire l'enseignement, s'impose sans partage. Michelet note dans son *Journal* le 2 mars : « Rien écrit en février : mon cours, la révolution ! » puis le 11 : « Nulle histoire que celle de la France. » Il faut attendre le 21 pour qu'il mentionne de nouveau *l'Histoire de la Révolution* : « Ces jours-ci, essayé, en face de l'Europe en feu, de me donner le point de vue détaillé de juin 91. » En refusant de se porter candidat à la députation, Michelet a déjà pris le parti de rester historien. Il ne peut s'empêcher d'en éprouver quelque regret, le 4 avril : « Joie et tristesse : jusqu'ici je faisais la révolution, maintenant je la vois, je

41. *L'Étudiant*, recueil des leçons du cours (interdit) de 1848, publié pour la première fois en 1877 et réédité par Gaëtan Picon en 1970, Paris, Le Seuil, « 2^e leçon », p. 75-76.

42. Cette formule apparaît dans le *Journal* dès le 20 janvier 1848.

la subis, l'applaudis ; mon rôle est passif. » Le 8, alors qu'il devrait travailler, comme « chaque matin », au « programme de juin-juillet 91⁴³ », il juge que cette activité l'« isole trop du mouvement » et il songe à une « *Histoire de France* à l'usage des écoles de la République », qu'il appelle, le lendemain, « Bible du peuple ». Mais les désordres, de plus en plus préoccupants, de la Seconde République vont le dissuader de donner suite sur-le-champ à ce projet de vulgarisation de son savoir. Le 15, il supporte mal l'invasion de la Chambre par la foule. « Profondément triste, aigri de ce grand malheur public », auquel s'ajoute, pour l'accabler, la « solitude de la Sorbonne » à l'heure de son cours, il comprend mieux « combien est urgente l'*Histoire de la Révolution* » elle-même (18 mai).

Il essaie donc de se remettre à l'ouvrage. Il dépouille, le 25, *La Bouche de fer*, le journal de Fauchet, pour les mois de mai et juin 1791. Il se rend aux archives de la préfecture le 27. Il extrait, le 31, les lettres de M^{me} Roland à Bancal, publiées en 1837 avec une introduction de Sainte-Beuve. Il consulte, le 5 juin, les biographies de Paine, Cabanis, Bancal et Lanthenas. Il s'informe aux archives, le 7, des « conditions auxquelles se vendaient les biens nationaux en 1791 ». Il « parcourt », le 8, à l'Institut, *Le Nouveau Paris* de Sébastien Mercier et les *Lettres sur la liberté politique* de David Williams, dans la traduction de Brissot. Là-dessus, la « honteuse et triste affaire du prince Louis Bonaparte », dont l'Assemblée finit par valider l'élection, interrompt ses enquêtes. Elle souligne le risque de l'idolâtrie politique, dont il se promet de tenir compte dans la suite de l'*Histoire de la Révolution*. « J'avais trop perdu de vue, reconnaît-il le 17, et dans mon christianisme et dans ma Révolution, que les deux questions n'en font qu'une (idolâtrie, incarnation, messianisme). Ce point de vue vaut mieux comme unité du nouveau livre que le point de vue de la grâce opposée à la justice, suivi dans mon *Introduction* ». Telle serait la perspective d'une « histoire de la Révolution sous forme populaire et de Napoléon comme chute de la Révolution » (21 juin), beaucoup plus utile encore qu'un livre qui expliquerait, sous le titre *L'Ancienne et la Nouvelle Église*, la matière du cours du second semestre.

Si les journées de février ont été les plus exaltantes, celles de juin 1848 sont les plus accablantes que l'historien du peuple ait jamais connues. Elles lui rappellent tragiquement « l'urgence de l'éducation du peuple » (27 juin). Pendant le mois de juillet, à Vasceuil, le projet d'une *Véritable Histoire* de la France concurrence de nouveau l'*Histoire de la Révolution*. Michelet décide pourtant dès le 15 de ne pas sacrifier l'œuvre en cours. « Il faut, tranche-t-il, dans ce moment où ma foi s'est ébranlée, que je reprenne force en touchant la terre, je veux dire la ferme érudition, la recherche et le récit. Je n'ai écrit l'*Introduction* au premier volume qu'après avoir conté 1789, et la postface du second qu'après avoir conté 1790. » Le 21, il écrit le chapitre I du livre V, qui sera imprimé en tête du tome III, et, le 25, le chapitre II : « Le roi et la reine ramenés de Varennes ». Il prépare le chapitre III le 26, et ce jour-là, Alfred, informé par Adèle, qui a regagné Paris avec son père, le dépeint en plein effort dans une lettre à Noël : « M. Michelet a énormément écrit avant-hier : une feuille d'impression. Il n'est sorti de son cabinet qu'à deux heures... Il avait retiré la clef et avait pris avec lui son pot de nuit... Enfin, je me suis retrouvé, disait-il. » Les chapitres IV et V, avec l'entrée en scène des Condorcet et des Roland, sont abordés le 26 et le 27, avant le chapitre III, achevé le lendemain. La suite suscite quelques difficultés, annoncées le 31 à Alfred, en même temps que leur solution : « J'ai langué plusieurs jours, ne pouvant trouver exactement dans leur forme vraie (chronologique et systématique à la fois) quinze jours de juin 1791⁴⁴. Aujourd'hui seulement je me suis débrouillé enfin et me porte mieux. »

Pendant le mois d'août, Michelet va de l'avant, puisqu'il atteint dès le 4 « les 14 et 17 juillet 1791 » (chap. VII) et qu'il raconte le 9 le massacre du Champ-de-Mars (chap. VIII).

43. *Histoire de la Révolution*, liv. V, chap. I-IX.

44. Liv., chap. VI.

Mais il revient aussi en arrière pour parachever les chapitres IV et V, et même le chapitre II, sur le retour de Varennes. Au programme de septembre, les derniers chapitres (IX-XI) du livre V, qui va se conclure sur la fin du mandat de la Constituante (30 septembre 1791) et qui paraîtra séparément, en raison de sa longueur, comme première moitié du tome III. Michelet corrige le 16 octobre la « dernière épreuve de la dernière feuille, la note contre Leroux », jointe au chapitre XI et dernier. Le même jour, il se livre dans le *Journal* à une curieuse réflexion, qui atteste, après tant d'autres, la proximité des années de la Révolution dans la mémoire d'un « enfant du siècle » : « Hier, note-t-il, en voyant les deux noms : *Rousseau* sur la pétition du 17 juillet 91⁴⁵, je me rappelai que ma belle-mère devait alors être enceinte de ma femme née le 9 septembre 91, qu'ainsi ma femme avait été conçue de la Fédération de 90 (conçue en décembre 90), comme M^{me} de Condorcet de 89, de la prise de la Bastille. » L'impression du demi-volume qui contient le livre V de l'*Histoire de la Révolution* s'achève le 28 octobre. Le lendemain, Michelet apporte un exemplaire à Lamennais.

Le 7 novembre arrive d'Autriche une jeune institutrice, attachée à la famille Cantacuzène, Athénaïs Mialaret, qui correspond de Vienne depuis quelque temps avec le maître. Elle le visite, dès le lendemain, rue des Postes. Il ne tarde pas à identifier en elle la compagne qu'il attendait depuis le début de son veuvage. Il dépose à son domicile, le 19, après l'avoir dédicacé, le demi-volume qui vient d'être imprimé. La rédaction de l'*Histoire de la Révolution* se poursuit, mais le silence total du *Journal* et l'interruption de la correspondance adressée à Vascœuil ne permettent plus d'en reconstituer les étapes. L'historien en proie à la passion traverse une crise de conscience, dont témoigne une lettre à Athénaïs du 29 décembre : « Non, l'histoire n'est plus pour moi. Jamais je ne pourrai, à moins de mourir à moitié, dompter ma pensée à celle des hommes qui ne sont plus. Je déborde par torrents. Je commence un récit, et je laisse je ne sais quel hymne, trempé de mes larmes. Il faut que tu m'excuses de cette faculté éteinte. » Cependant une allusion à l'« histoire de la Marseillaise », que Michelet aurait jointe à son envoi, donne à penser que l'avant-dernier chapitre (chap. IX) du livre VI, qu'illustre le coup de génie de Rouget de Lisle, est déjà en chantier. De fait, le *Journal* mentionne le 3 janvier 1849 le chapitre (chap. X) qui va conclure le livre VI : « La veille et la nuit du 10 août » (1792), et enregistre le 19 l'achèvement du volume, suivi le 25 de ce commentaire : « Le 19, je mets à fin l'œuvre infiniment pénible qu'elle [Athénaïs] exigeait de moi et qui sans cesse m'isolait de sa pensée. » Athénaïs corrige elle-même, le 26, les épreuves du « 20 juin » (chap. VIII). Michelet peut se consacrer à son cours sur « l'amour et l'éducation », dont le sujet lui tient particulièrement à cœur, et à sa jeune amie, qu'il épousera le 12 mars et qu'il remercie, le 14 février, quatre jours après la mise en vente du tome III de l'*Histoire de la Révolution*, de l'avoir aidé à atteindre au but : « Tu es... une nature supérieure en plusieurs points, lumineuse, entière et jeune, où la mienne regarde, du sentier inférieur et rude du travail, de la production, où je marche. C'est dans ce rude sentier que j'ai, parce que tu le voulais, terminé le travail ingrat de ce troisième volume, suivi l'âpre sillon de 92, refait Brissot et Robespierre, scié des rocs, fendu des chênes. Et si je n'ai pas défailli, c'est que je regardais en haut, toujours vers toi, vers le monde de l'amour et de l'idée, vers la science que toi seule m'as apprise : la philosophie du cœur, vers les grandes sources qu'elle ouvre, où je voudrais de nos mains abreuver les nations. »

La satisfaction de l'auteur reste assez solitaire. La presse reste toujours circonspecte. La réaction des amis n'en a que plus de prix. Littré est le premier à se manifester. « Je l'ai déjà lu, écrit-il le 21 février du nouveau volume. C'est dire avec quelle avidité je me suis mis à

45. C'est à l'occasion de la signature de cette pétition d'inspiration républicaine, sur l'autel de la Patrie, au Champ-de-Mars, que la foule assemblée à l'appel des Cordeliers fut fusillée par la garde nationale. Le nom de Rousseau, deux fois relevé parmi les signatures de la pétition, rappelle à Michelet le souvenir de sa femme, elle-même née Rousseau.

vosre narration, si chaude et si entraînante, des grands événements de cette époque. Je n'ai eu qu'un regret, c'est d'être obligé d'attendre le récit de la journée du 10 août⁴⁶. » Chéruef, le 9 mars, annonce qu'il avait rendu compte le 1^{er} janvier, dans le *Journal de Rouen*, de la première moitié du tome III. Il apprécie, en historien, « l'idée remarquable de la Révolution se faisant populaire par la vente des biens nationaux ». C'est d'Havet, toujours aussi dévoué, que parvient le témoignage le plus attentif : « Nous avons entendu parler de la Révolution, nous ne l'avions pas vue. Son Évangile n'avait pas encore été écrit par un vrai croyant... Peut-être qu'en prenant l'âme de la Révolution, vous avez gardé un peu trop de ses colères et de ses aversions sans pitié. Vous me semblez dur pour Louis XVI... Il n'y a guère que Robespierre qui ne me touche presque par aucun côté... Que votre naissance de *La Marseillaise* est un beau tableau et fait paraître Lamartine pâle ! »

Cependant, du côté de l'élite du savoir et de la littérature, c'est un grand silence. Il n'est brisé que par Augustin Thierry, qui n'a pas attendu la publication complète du tome III pour rendre hommage, dès le 20 décembre 1848, à l'historien de la Révolution le plus fidèle aux « principes de 1789 » :

Mon cher et illustre ami,

Mon désir de vous serrer la main renfermait celui de vous exprimer tout le plaisir que m'a fait votre beau travail sur la Révolution. Cette faculté de pénétrer les points intimes de l'histoire qui vous a valu tant d'applaudissements éclate ici en mille endroits de la façon la plus heureuse. Sans sortir de la grande tradition des jugements sur les hommes et les choses que nous a transmise la conscience de nos pères, vous avez l'art d'ouvrir de nouvelles perspectives, de nouvelles sources d'émotion et de réflexion. Que je vous remercie de prendre en main les principes de 1789 contre les doctrines folles ou perverses qui prétendent se mettre à leur place pour le plus grand bien de l'humanité ! Toutes ces tentatives pour nous ramener, au rebours de la civilisation, vers la vie de la tribu sous une autre forme ont été mon cauchemar depuis les événements de Février. Grâce à Dieu, notre France reprend possession d'elle-même, mais pour que cette possession ne soit plus ébranlée, il faut qu'elle se fonde énergiquement dans les esprits et vous y contribuerez. Vos admirables pages sur les apôtres de la fraternité par la violence et sur l'instinct social des paysans sont des victoires pour la cause de l'ordre et de la liberté...

Tout à vous de cœur.

AUGUSTIN THIERRY

*

**

Installé rue de Villiers, n° 43, avec sa jeune épouse, Michelet « parcourt » le 15 mars « [son] troisième volume pour commencer le quatrième ». Jusqu'à la fin du mois, il essaie de mener de front la préparation des premiers chapitres de l'esquisse d'une *Histoire de l'éducation*, dont il tirera beaucoup plus tard *Nos fils* (1869). Mais le 26, il accorde, une fois de plus, la priorité à l'*Histoire de la Révolution*. « Le sujet [de l'*Histoire de l'éducation*] apparaissant immense, je ne pouvais plus faire d'un tel livre un accessoire, une halte de mon *Histoire de la Révolution*. Mon amie elle-même me conseillait d'ajourner. » Dès lors, malgré la contrainte du cours, la rédaction du livre VII, qui doit occuper la première moitié du tome IV, démarre sérieusement. Le chapitre I, consacré au 10 août 1792, est à peu près terminé le 8 avril. Là-dessus, la mise en perspective des massacres de Septembre pose, comme il se doit, un cas de conscience à l'historien, qui semble le trancher le 19. « Le matin, note-t-il, je vis mieux dans mon sujet, je m'affranchis de toute histoire antérieure. Il faut que ce point sombre ne soit pas indiscrètement étendu, qu'il soit un coin du tableau immense de mouvement que la France présente alors : subordonner cette nuit sanglante à la lumière.

46. Le dernier chapitre du tome III (liv. VI, chap. X) relate « la veille et la nuit du 10 août » 1792.

Grande position d'historien, obligé de dire à celui-ci (Robespierre) : *Tu dis n'avoir rien fait ; tu as fait*. Et à l'autre (Danton) : *Tu dis avoir fait ; et tu n'as pas fait*. » Les chapitres II et III, qui mènent le récit jusqu'à la fin du mois d'août 92, sont composés en mai. Début juin, Michelet se prépare à rendre compte des massacres de Septembre aux Archives même, d'où il tire de plus en plus son information, à mesure que le progrès de sa compréhension du phénomène révolutionnaire stimule ses exigences d'érudit. Il consulte aussi l'ouvrage de Duval, député à la Législative, sur la *Révolution du 10 août* et ses suites. Après quoi, il s'engage dans les difficiles chapitres IV et V, dont il vient à bout, en « s'acharnant », le 27. Il compose le chapitre VI : « Suite. Le 3 et le 4 septembre 1792 », à partir du 1^{er} juillet. À la fin du mois, le chapitre VIII : « Bataille de Valmy », est envoyé à l'imprimeur. Il clôt le livre VII et, du même coup, la première partie du tome IV de l'*Histoire de la Révolution*, qu'il fait tirer à part, selon le procédé adopté pour le tome précédent. « Peu à peu, écrit à son gendre le vaillant narrateur, qui se remet mal de l'épreuve des massacres de Septembre, je sors de l'enfer et je m'habitue au jour, mais mes yeux sont tellement faits aux ténèbres de la sombre région qu'ils se retournent en arrière. Vous ne pouvez vous figurer l'acharnement avec lequel je retombais toujours dans cette douleur. Au moment où il m'a fallu de là passer violemment au jour, je veux dire à la bataille de Valmy, j'ai souffert presque autant de fatigue pour revenir à la lumière et à la joie. » Le « demi-tome » IV sort des presses le 11 août.

Dans le cercle des privilégiés auxquels il est servi, il suscite des commentaires immédiats, ne serait-ce qu'en raison de la gravité des événements qu'il relate : le 10 août, les massacres de Septembre et Valmy. La veuve de Geoffroy Saint-Hilaire apprécie l'hommage rendu à son mari (liv. VII, chap. V, n. 2) qui, le 2 septembre, sauva la vie de douze prêtres dont il avait été l'élève au collège de Navarre : « Vos lignes, écrit-elle à Michelet le 28 août, sont la récompense qu'eût ambitionnée mon mari : le témoignage d'estime de l'homme illustre que lui-même plaçait si haut dans sa pensée. » Hector Poret, dont le père a été cité comme témoin des massacres, sait gré à son vieil ami de n'avoir pas cherché à dissimuler leur horreur ni la responsabilité de Danton : « Les massacres m'ont paru très ressemblants, conclut-il dans sa lettre du 16 septembre. Il appartenait à un ami sincère de la liberté de barbouiller de leur sang ces crimes abominables ; on n'en supporte le récit qu'à cette condition. En traitant de lâche la conduite de Danton, tu m'as paru mieux juger que Royer-Collard, lorsqu'il lui attribuait un cœur magnanime. » Havet réagit dès le 18 septembre. Il exprime une réserve où perce sa nostalgie de la monarchie : « Vous êtes un peu dur pour le roi, la reine, leurs amis, leurs prêtres. D'autres ont fait de l'histoire d'alors une sorte de tragédie classique, dont les personnages et l'intérêt sont aux Tuileries ou au Temple. La Révolution n'y fournit que les voix du dehors, le *Tolle, crucifixe eum* de la Passion... Quand vous remarquez, au 10 août, avec un sang-froid impitoyable, que la tête du roi était défrisée, avez-vous pensé que cette tête allait être coupée si tôt après ? » Aux yeux de Charles Alexandre, lecteur enthousiaste de l'*Histoire des Girondins*, si Michelet dégage admirablement la portée de la victoire des jeunes soldats de Valmy, il juge le 10 août et les massacres de Septembre avec une complaisance dont Lamartine a su se garder. « J'ai lu avec émotion votre héroïque Valmy, raconte-t-il le 7 octobre. On l'avait flétri en le traitant de simple canonnade. Vous avez admirablement montré quel courage inflexible, quel sang-froid guerrier fut la vertu, l'honneur, la gloire nouvelle et jusqu'alors refusée de la jeunesse de France... La page qui m'a ému, touché jusqu'aux larmes, c'est le discours familier, grossier, héroïque, sublime de Danton, ce mâle de la Révolution, aux femmes du peuple (chap. III)... Votre *10 août* et votre *Septembre* m'ont moins touché. Lamartine a fait un *10 août* et un *Septembre* immortels et, malgré des dissentiments de détail, vous étiez forcé de marcher à l'ombre de cette époque héroïque et pathétique. Malgré des instincts divers, vous avez dit tous deux : *Septembre ne fut pas le crime de la Liberté*. Mais lui n'a pas jugé, flétri les victimes de septembre ; il les a pleurées. Vous, vous les avez condamnées en les pleurant et vous avez ainsi nui à votre récit. Vous

atténuez involontairement le crime de septembre ; vos victimes ne sont plus touchantes. Lamartine a été plus généreux, plus habile envers la cause de la Révolution. Il a eu l'héroïsme de la poésie. Lui, l'historien révolutionnaire, en flétrissant avec colère cet enfer de septembre, a relevé d'autant plus l'idée sainte de la Révolution. Il y a la séparation, le divorce de 89 et de septembre. »

Tandis que cette correspondance lui parvient, Michelet prépare la suite du tome IV. Dès le 12 août, il confie à Dumesnil qu'il est « plein du tome IV, qui continue dans [son] esprit », et il précise que « le procès de Louis XVI [l']oblige de poser sur une base sérieuse, nouvelle, la question solennelle de la royauté et de la République ». S'il doit, le 13, se rendre à Renwez pour les obsèques de sa tante Hyacinthe, il met à profit ce voyage pour visiter, près de Mons, du 23 au 25, le site de Jemmapes. Il a la chance d'y rencontrer un témoin oculaire de la bataille, qu'il citera dans son récit, au chapitre V du livre VIII. Il retrouve sans joie Paris et « les sombres travaux de la Terreur », le 27. Pendant la plus grande partie de septembre, il s'interroge et piétine, conscient des difficultés qui l'attendent au moment d'aborder la législature de la Convention, la guerre de Vendée et le procès du roi. Il tente, sans succès, le 8, d'engager la rédaction du livre VIII. Le 18, il envisage de « commencer par le grand spectacle de l'invasion de la terre par le paysan en 92⁴⁷ ». Mais il y renonce aussitôt, confessant, le 21, dans une lettre à Alfred que son embarras persiste : « J'ai souffert beaucoup dans les derniers temps de ma préparation pour le nouveau volume et de ma perplexité pour choisir, ordonner, fondre ensemble tant d'éléments. »

Cependant se poursuit aux Archives, sous la direction du chef de la section française, le récolement des papiers conservés dans la célèbre « armoire de fer », ouverte en novembre 1792 sur l'ordre de la Convention pour tenter d'établir la trahison de Louis XVI. L'examen d'une lettre et d'une note rédigées par Pétion peu avant son exécution et celle de ses amis politiques n'aide pas seulement Michelet à comprendre la Gironde tout entière, « si cruellement calomniée⁴⁸ ». La vue même des documents, « tout sales encore, avec leurs moisissures », déclenche une véritable « résurrection du passé », qui réveille le pouvoir d'invention de l'historien. Dès que s'achève, le 15 octobre, la session des assises à laquelle il a été convoqué comme membre du jury, Michelet reprend sa plume pour écrire le « terrible premier chapitre (Vendée, propriété)⁴⁹ ». « Si je calcule bien, précise-t-il, j'aurai fini dans soixante jours, avant le Collège de France⁵⁰. » Mais l'obstacle du « terrible » chapitre reste difficile à passer. Il faut différer la rédaction de l'épisode vendéen. La décision est enregistrée le 27 dans le *Journal* : « Pris la résolution d'interrompre les travaux négatifs où je me consumais (*Vendée, finances, débats de la Convention*) et de me replonger dans l'amour (*Départ de 92, l'Europe qui se donne à la France*). » À l'« amour » donc la priorité. Grâce à cette tactique, « tout se dénoue d'un coup » le 31, après que le narrateur a « versé [son] cœur dans les pages qui commencent le demi-volume (octobre 92 : le monde se donne à la France) ». La Vendée suit alors sans peine (chap. II). Tout en « ramassant les matériaux de Jemmapes », Michelet écrit « obstinément » pendant tout le mois de novembre les chapitres III et IV, consacrés aux travaux et aux débats de la Convention. Il les achève dans le courant de décembre, en même temps que les chapitres V et VI : Jemmapes, l'invasion de la Belgique, la lutte de Cambon et de Dumouriez, malgré la reprise des cours au Collège de France le 27. Tout le temps qui peut être distrait de l'*Histoire de la Révolution* est accordé à Athénaïs, rendue « triste et nerveuse⁵¹ » par un apprentissage laborieux du devoir conjugal. Un sérieux

47. Ce développement figurera à la fin du chapitre I du livre VIII.

48. *Journal* du 30 septembre 1849 ; t. II, p. 68-69.

49. *Op. cit.*, 22 octobre 1849 ; *ibid.*, p. 73.

50. Lettre à A. Dumesnil, datée du 17 octobre 1849.

51. *Journal* du 13 décembre 1849 ; t. II, p. 80.

effort s'impose pour compléter le livre VIII. « Mon cours a commencé le 27, explique Michelet à Eugène Noël le 1^{er} janvier 1850, et jusqu'à la veille je suis resté absorbé dans cette terrible Convention, abîme inconnu, où je vais, la lampe à la main, seul et à tâtons ; à chaque instant, des percées immenses m'apparaissent dans ces régimes de terreur. »

Il faut croire que dans cette indécision les « percées » l'emportent sur les tâtonnements puisque le point final du chapitre VIII (novembre 92), qui clôt le livre VIII, est posé le 24. *Le National* publie, dans son numéro du 1^{er} février, le récit de la bataille de Jemmapes. Les premiers exemplaires du tome IV de *l'Histoire de la Révolution* sont distribués le 10, tandis qu'éclate une crise entre Chamerot et Michelet, intéressé par des avances d'Hachette que, pour finir, il écartera.

*

Dès le 13, l'historien se remet à « regarder [ses] matériaux de la Convention ». Dans l'immédiat, le cours du Collège et la négociation avec Chamerot l'accaparent, ainsi que la grossesse, confirmée le 2 mars, d'Athénaïs. Il n'en amorce pas moins, le 18, la rédaction du chapitre I, puis, le 27, du chapitre II du livre IX, sur lequel s'ouvrira le tome V de *l'Histoire de la Révolution*. Il s'agit de dépeindre l'état moral de la France à l'automne de 1792, la démobilisation des paysans, tout occupés à acquérir des terres, la lassitude des citoyens, qui ne fréquentent plus guère les clubs, la « décomposition » de la Gironde au moment où va s'ouvrir le procès du roi. L'historien lui-même, devant la gravité de la question du régicide, se sent désarmé. Il cherche à s'appuyer sur des témoignages et gémit s'ils lui font défaut. « Moi, écrit-il mélancoliquement à Noël le 25 mars, enseveli dans les catacombes d'où j'exhume la Convention. Les os même ont péri. C'est un peu de poussière que je recueille dans le creux de ma main : je souffle pour la ranimer. Il y a là une infinité d'hommes dont il ne reste rien que leurs actes. Ils n'ont voulu écrire ni mémoires ni apologie. Et moi, j'y tâche ; je refais leur mémoire. Chose étrange : bien peu de familles veulent m'y aider ; elles aimeraient mieux abolir tout à fait ces terribles souvenirs, enfouir ces fantômes qui les effraient et dont elles portent à regret les noms. » À travers cette confidence se devine le tabou qui rejette dans le non-dit, dans l'inconscient collectif du siècle le tragique souvenir de la Terreur et, tout particulièrement, de l'exécution de Louis XVI. Michelet devra, pour le lever, faire preuve d'une longue patience.

Pendant le mois d'avril, tout en parachevant et livrant à l'imprimeur les deux chapitres abordés dans la seconde quinzaine de mars, il travaille à la Préfecture de police « pour la section des Piques », recueille de nouveaux renseignements sur les Jacobins et se plonge, comme pour s'initier au délire terroriste, dans la lecture de Sade. Le personnage de Robespierre commence à le fasciner. Il dépeint son « intérieur » dans des pages qui seront finalement incluses dans le chapitre IV. Mais l'essentiel est de choisir les perspectives qui permettront d'éclairer le mieux possible l'histoire de la Convention. Michelet en retient deux. L'une, sociale et politique, le 9 avril : « Je sentis que le mouvement d'en bas... devait être subordonné au grand et suprême mouvement d'en haut : conquête des libertés du paysan et des biens nationaux, conquête des libertés de l'Europe. » L'autre, quasi spirituelle, le 14 : « Prendre les choses par la pitié, le sentiment moral, le droit : le soulèvement immense des femmes pour Louis XVI, la tentation de la France. » On reconnaît dans ce beau programme, dans cette volonté d'accéder à l'intimité de l'événement et de ses acteurs, l'historien dont Eugène Pelletan fait l'éloge le 16 dans *La Presse*, à propos du tome IV de *l'Histoire de la Révolution* : « M. Michelet a surtout un premier mérite, c'est d'expliquer une époque sans explication. Il sait si admirablement restituer aux événements leur réalité que les événements se chargent eux-mêmes de conclure... Pour lui, l'histoire est la vie même, opiniâtrement poursuivie jusque dans ses plus insaisissables nuances... M. Michelet n'est pas historien à demi, par tel ou tel mérite ; il est complètement historien par tous les mérites... »

Malgré les cours du second semestre et les soins dus à Athénaïs, la rédaction de l'*Histoire de la Révolution* se poursuit en mai. Le chapitre VIII est atteint le 3 juin, avec l'ouverture du fameux procès de Capet, et le chapitre IX, le 16, avec « la fortune de la maison d'Orléans ». La naissance d'Yves-Jean-Lazare, le 2 juillet, ne détourne pas l'heureux père de sa tâche. Il écrit « tous les matins, sans trêve ni rémission », la fin du livre IX, dont il reprend la dernière page (chap. XIII) le 26, pour se montrer « plus juste pour les juges de la France », dont il aurait voté la sentence, mais sans en exiger l'exécution. Un incident significatif l'oppose à M^{me} Lakanal, qui refuse de lui communiquer, alors qu'elle les a mis précédemment à la disposition de Mignet, les *Mémoires* de son mari. Michelet revient à la charge, en invoquant les droits de l'historien et de la nation sur des documents qui appartiennent au patrimoine commun : « Les papiers des hommes politiques importants appartiennent non à leurs familles seulement, mais à la France et à l'histoire. La personne honorable⁵² que vous aviez chargée de m'écrire me dit que vous n'avez pris aucune connaissance des papiers manuscrits de M. votre mari. Une seule personne en a eu pleine connaissance. M. Mignet sans doute, qui les a gardés tant d'années. Ces papiers manuscrits existent ou ont existé. M. votre mari m'a parlé 1. de ceux qui regardaient les États-Unis, spécialement pour tels ou tels points où il était en opposition au livre de M. de Tocqueville. 2. Il m'a parlé de ceux qui regardaient l'histoire de la Convention. Plusieurs personnes ont voulu obtenir de lui ces papiers. Ce fut précisément sous le prétexte de lui en parler que deux jeunes gens s'introduisirent un jour chez lui et lui volèrent plusieurs objets. Ceci afin d'aider vos souvenirs. Permettez-moi donc de conserver mes convictions, de croire encore à ce que m'a dit M. votre mari et d'en parler avec la liberté qui est le droit et le devoir de l'historien... Mon livre paraît après-demain. Si, demain, M. Mignet (lui-même, et non un autre) m'écrit que ces papiers n'existent plus ou n'ont pas existé, j'effacerai ma note, quelle que soit mon opinion. » En l'absence d'une mise au point de Mignet, Michelet maintient, au chapitre XII, la note dénonçant les « mains impies » entre lesquelles ont été déposés les papiers de Lakanal. Le demi-volume qui contient, avec le livre IX, la première moitié du tome V de l'*Histoire de la Révolution* sort des presses de Chamerot aux premiers jours d'août.

Là-dessus, le petit Lazare, qui a changé de nourrice le 15, tombe brusquement malade et meurt le 24 août. Départ pour Fontainebleau, pour surmonter le premier choc. Retour le 7 septembre. Michelet ne parvient pas à renouer avec l'*Histoire de la Révolution*. « J'ai essayé de reprendre le tome V, écrit-il à Dumesnil le 16, malgré quelques langueurs qui viennent surtout de nausées. L'année pèse... J'attends impatiemment les pluies d'automne, qui me remettront. » Vaine attente. Le 7 octobre, l'historien, mal assuré de l'orientation qu'il convient d'adopter pour rendre compte de l'année 1793 et des pires exactions de la Terreur, se confie de nouveau à son gendre : « J'ai pâti beaucoup depuis quelque temps de la terrible incertitude de 93 et de la difficulté de faire juger tout cela. Quant à mon propre jugement, grâce à Dieu, je n'ai d'incertitude ni dans ma foi, ni dans ma foi historique. Je m'étonne seulement de me sentir tiède quand j'ai en main ces grandes choses. Jusqu'à ce que ce volume soit à flot, ne vous étonnez pas si j'écris si peu. Je suis trop sombre et ne m'appartiens pas à moi-même. »

Mais une fois de plus la volonté triomphe d'un embarras que ne justifie que trop la difficulté de l'entreprise. Fin octobre, les quatre premiers chapitres du livre X sont aux mains de l'imprimeur. Le cinquième, sur la Vendée, sera esquissé le 12 novembre. Les huitième, neuvième et dixième s'écrivent à partir du 18, veille de l'achèvement du sixième. En décembre, le cours est « ajourné » le plus possible pour que s'accélère la rédaction du livre. Michelet se lève « tous les jours de très bonne heure pour pousser ce dur et ingrat travail »

52. Lélut, qui a publié, avec le concours d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Mignet, une brochure sur les travaux de Lakanal pendant la Révolution.

(10 décembre). Il met en route le chapitre VII : « Comité de salut public (avril 93) », puis le chapitre X : « Le 31 mai – Impuissance de l’insurrection ». L’arrestation des Girondins, décidée le 2 juin sous la pression de la rue, approche. « Enfin, note Michelet le 31 janvier 1851, j’achevai le sacrifice ; j’abandonnai la Gironde et cependant, aux Archives de la Police, je voyais la honte du 31 mai. » Le dépouillement des registres de sections continue, en effet, en vue du récit du 1^{er} juin 93. Il occupe une bonne part du mois de février. La rédaction du chapitre XI et dernier : « 2 juin – Arrestation des Girondins », n’est mentionnée dans le *Journal* que le 25. Elle s’achève le 18 mars seulement, quelques jours après la suspension du cours, décidée par l’administrateur du Collège, Barthélemy-Saint-Hilaire, en raison du « fanatisme socialiste » reproché par les dévots de *L’Univers* au professeur et applaudi trop bruyamment par le public. Le tome V, complet, de *l’Histoire de la Révolution* est mis en vente peu après, tandis que les étudiants manifestent au Quartier latin contre la mesure qui vient de frapper leur maître à penser.

*

**

Plutôt que de donner une suite immédiate à son ouvrage, Michelet, après avoir songé un instant à publier, comme en janvier 1848, le texte des leçons qu’on lui interdit de professer, décide d’exécuter l’un de ses projets de livres populaires conçus au lendemain de Février et devenus, pense-t-il, encore plus légitimes avec la crise que traverse la Seconde République depuis l’élection du prince-président. Ce sera la *Légende d’or*, dont plusieurs épisodes paraissent dans *L’Événement* au cours de l’été de 1851, avant la série des *Légendes démocratiques du Nord*, qui seront éditées en un volume et sous ce titre, par Garnier, le 6 janvier 1854.

La publication séparée de la *Légende de Kosciusko* rend toutefois à l’historien de la Révolution, dès le 26 novembre 1851, une part de sa liberté. Il l’utilise pour réagir au choc du 2 Décembre. Il revoit, le 29, ses « matériaux » et se replonge, le 1^{er} janvier 1852, dans *l’Histoire parlementaire* de Buchez et Roux pour reconstituer la trame des événements de juin 93. Il établit, le 5, « le premier plan du tome VI (juin-septembre 93) », avec le sentiment d’un « devoir accompli », celui d’« éclaircir le chaos, jusqu’ici impénétrable, de 93 en amenant à la lumière tant de problèmes obscurs que cette année contient, spécialement le grand problème du droit des minorités ». Le lendemain, il explique à Noël, mais sur un tout autre ton, ce que représente pour lui la reprise de *l’Histoire de la Révolution*, alors que s’éteint le grand espoir démocratique de Février 1848 : « Je me trouve non terrassé, mais affadi, aplati, vidé, ennuyé. Je suffis au labeur et ne lâche pas prise ; mais je n’ai en moi nul élan. J’ai repris très péniblement *l’Histoire de la Révolution*, cette histoire si peu connue, hélas ! Le peuple ignore entièrement ses origines héroïques. Quand sera-t-elle imprimée, cette histoire ? On ne peut plus le prévoir... »

L’enquête menée dans *l’Histoire parlementaire* s’achève le 11 février, en même temps qu’une « revue générale » et un « classement » de tous les papiers conservés dans l’appartement de la rue de Villiers, y compris les « trois cartons de la Révolution ». Michelet s’intéresse alors à Charlotte Corday, dont il cherche inutilement un portrait chez Nanteuil, le marchand d’estampes, au Lyon de Chalier, qui va devenir l’un de ses révolutionnaires préférés⁵³, aux Jacobins et, plus que jamais, à la Vendée. Le 23, il arrête « les plans des chap. 1 et 2 (juin-juillet 93) » du livre XI. Il tente, le 25, de lancer la rédaction, mais elle ne « commence sérieusement » que le 10 mars, après de nouvelles lectures et de nouveaux extraits. Le 21, tout à l’impression que vient de produire sur lui *l’Histoire des guerres de Vendée et des Chouans* de Berthre de Bourniseaux, il se décide à « faire un premier chapitre sur la Vendée, un second pour la Gironde ». Il entame, le 23, le récit du siège de Nantes, qui

53. Michelet consulte le 20 février *l’Histoire du siège de Lyon* de l’abbé Guillon de Montléon.

ne correspondra pas finalement au chapitre II du livre XI, mais occupera le très long chapitre VI. Quant au chapitre girondin, ce ne sera plus, à l'épreuve de l'écriture, le second, mais le troisième.

Pendant le mois d'avril, l'*Histoire de la Révolution* est délaissée au profit de cette *Histoire de France* populaire dont Michelet voudrait enfin exécuter le projet, conçu au lendemain des journées de juin 1848, dont il met en chantier le chapitre consacré à Saint Louis. Cependant il fréquente aussi, en mai et juin, les archives de l'Hôtel de Ville et celles de la préfecture de la Seine, afin de reconstituer la suite des délibérations de la Commune. Le besoin d'une documentation de première main l'emporte désormais. Il retarde, par toutes les recherches qui s'imposent, la rédaction de l'ouvrage. Mais il ne paralyse nullement, bien au contraire, l'imagination de l'historien. Elle s'embrase soudain, le 19 mai, à l'occasion de la visite d'un « cimetière de la Terreur », situé sur l'emplacement du nouveau Tivoli (au niveau du numéro^o88 de l'actuelle rue de Clichy). Comme Quinet, qui a dû s'enfuir, Michelet vient d'être destitué de ses fonctions de professeur au Collège de France par un décret présidentiel daté du 12 avril. En attendant de s'éloigner de Paris, où il ne supporte pas d'assister à la restauration du régime impérial, il a quitté son agréable demeure du quartier des Ternes pour s'établir rue Léonie, n^o 12, aux Batignolles. Sa situation instable le rend encore plus sensible au spectacle de ces ossements mêlés et à la tragédie de ces « hommes héroïques et grands » unis dans la mort après s'être mutuellement et absurdement conduits à la guillotine. « Comment est-elle froide, muette, s'écrie le pèlerin, la terre qui a reçu, dévoré ces cœurs et ces voix ? Barbares puissances du silence, qu'en avez-vous fait du cœur, de la voix de la France qui étaient en eux ? Les temps et les temps passeront. On ne s'en consolera pas⁵⁴. » De cette révolte contre les « barbares puissances du silence », que Michelet, en tant qu'historien, a tant de fois combattues, l'*Histoire de la Révolution* ne peut que bénéficier, à la faveur d'un nouvel élan.

Dans l'immédiat, il s'agit de compléter en hâte l'information accessible dans les seuls fonds d'archives de la capitale. Michelet s'y emploie début juin, en fréquentant pour la première fois la bibliothèque du Louvre, où se trouvent les dossiers du tribunal révolutionnaire. Le 12 juin, il part pour Nantes, où il est assuré de recevoir, par l'intermédiaire du breton Émile Souvestre, l'un de ses auditeurs et disciples du Collège de France, un accueil chaleureux et de recueillir sur place documents et témoignages sur la guerre de Vendée. Il s'installe, avec Athénaïs, dans une grande maison, à Barbin, dans la banlieue de la ville. « On va y écrire l'histoire de 93, annonce-t-il à son gendre le 17, avec de riches matériaux tirés en partie des archives de Nantes. J'ai reçu ici un fort bon accueil, et je me hâte d'en profiter, de crainte que le vent ne change. Vous ne sauriez croire combien les grandes familles du pays craignent que la vérité ne se fasse jour. »

Les républicains vendéens, dont certains ont été arrêtés ou vont l'être par la police du prince-président, ne ménagent pas leur aide. Péan, le bibliothécaire de la ville, guide Michelet dans l'exploration des dépôts publics et des collections particulières. Guéraud, l'historien de Gilles de Rais, lui communique les documents révolutionnaires qu'il possède. Dugast-Matifeux, ancien secrétaire de Buchez, met à sa disposition le « trésor de sa collection » et de son érudition. C'est ce que fait aussi Chevaz, ancien préfet de la Seconde République et auteur de plusieurs ouvrages d'histoire locale. Guépin, professeur à l'École de médecine, privé comme Michelet de sa chaire, lui prête son *Histoire de Nantes* et répond avec compétence à ses questions. Parmi ces hommes de caractère et de savoir figurent encore le sculpteur Suc, qui possède un « plâtre complet de la tête de Charette, moulé sur le mort », et le docteur Clemenceau, de Mouilleron-en-Pareds, le père de Georges, le futur « Tigre ». Ils appartiennent aux « bonnes familles patriotes de la Nantes révolutionnaire ». Jamais depuis la

54. *Journal* du 19 mai 1852 ; t. II, p. 93.

mort de son père, c'est-à-dire depuis le début de son entreprise, Michelet n'a baigné à ce point dans la mémoire vivante de la Révolution. C'est à tort qu'il a d'abord soupçonné les « grandes familles du pays » de redouter l'établissement de la « vérité » sur les horreurs de la guerre de Vendée et les massacres de Nantes.

Il lui faut plusieurs semaines pour dresser l'inventaire des fonds qui lui sont ouverts, tout en étendant jusqu'à la fin du règne de Louis XI l'abrégé légendaire de l'*Histoire de France*, dont il lui coûte décidément de différer l'achèvement. Quand il se remet à écrire, à partir du 2 juillet, pour l'*Histoire de la Révolution*, il est moins sûr que jamais de ce que sera le plan non seulement du tome VI, mais même du livre XI sur lequel il doit s'ouvrir. Ainsi, en « récrivant », comme s'il s'agissait du chapitre I, « La stupeur après le 2 juin, le mariage de Danton », c'est plutôt au chapitre IV qu'il travaille. Ce sont, en tout cas, les quatre premiers chapitres, avec un tableau d'ensemble de la situation en juin 93, une étude de la Constitution votée le 24 et un chapitre sur le triste sort des Girondins qui sont envoyés, le 9 août, à l'imprimeur Ducessois. Cependant, différant l'achèvement du livre XI, dont les chapitres V et VI traiteront de la guerre de Vendée et du siège de Nantes, sujets encore insuffisamment maîtrisés, Michelet écrit dès le 11 sur Chalier (juillet 93), en vue du chapitre V du livre XII⁵⁵, puis, le 13, sur les tergiversations du Comité de salut public qui n'ose pas, en juillet et août 93, se conduire en véritable gouvernement (chap. VI du même livre). « Mon livre grossit à faire peur, confie-t-il à Dumesnil le 6 septembre. Le débrouillement de cette affaire immense, inconnue jusqu'ici à tous et cachée en partie au fond de la terre, exige une analyse infiniment développée. Cela me réjouit et m'attriste à la fois, me réjouit par la multiplication des découvertes et des choses nouvelles, m'attriste par l'incertitude où je suis de me tenir dans le cadre d'un seul volume. Tout devient incertain, obscur aujourd'hui dans les choses de la pensée. Ce volume pourra-t-il paraître ? C'est une grande question. »

Sans préjuger de l'avenir réservé dans la France impériale aux écrivains d'opinion républicaine et à leurs œuvres, Michelet s'efforce de réduire l'« incertitude » qui ne dépend que de lui en mettant de l'ordre dans le foisonnement de son écriture. Il n'hésite pas à remanier, le 7 septembre, le chapitre III du livre XI, sur les Girondins. Il boucle sans doute, séance tenante, les deux derniers chapitres vendéens (chap. V et VI). Il expédie en tout cas tout ce « premier livre refait » à Ducessois le 18. Mais, à cette date, les deux premiers chapitres (missions de Lindet et de Philippeaux) du livre XII sont également prêts. Michelet se sert, pour leur donner une suite (chap. III : « mort de Marat » et chap. IV : « mort de Charlotte Corday »), de brouillons mentionnés déjà à la date du 1^{er} avril dans le *Journal*. Il lui suffit de revoir le chapitre VI : « Chalier », écrit le 11 août. Le chapitre VII, le dernier, sur la fête du 10 août 93, sera « complété » le 7 octobre.

Peu après, le 9, Michelet travaille déjà « âprement au l. XIII (août-septembre-octobre 93) ». « Ma vie ici est simple, assure-t-il à Dumesnil le 18. J'écris à mort jusqu'à midi ; je vais à Nantes pour les archives ou les affaires du ménage. De 3 à 6, je lis les journaux de la Révolution pour écrire le lendemain. Nous dormons souvent dès 9 h., le plus souvent à 10. Je me hâte ; le temps peut me manquer. Il brûle, je le sens, et la terre fuit sous moi, la vie, la terre de la patrie. Je me sens de plus en plus oiseau sur la branche. J'ai retenu

55. Dans une lettre datée du 31 août 1852, Michelet consultera un Lyonnais qui connaît bien les « antiquités » de la ville de Chalier et que lui a recommandé Nicolas, professeur à Rennes, fidèle à son ancien maître de l'École normale : « Connaissez-vous quelques publications sur le fameux Chalier de 93 ? J'hésite à m'adresser au savant Péricaud, qui a été autrefois très obligeant pour moi et qui aujourd'hui le serait moins peut-être. Je ne sais s'il approuverait ou blâmerait mon refus de serment et le sacrifice que j'ai fait de mes places. J'achève mon *Histoire de la Révolution*. Et je ne trouve sur Chalier que la brochure de Chassagnon, et encore incomplète. La bibliographie révolutionnaire de Lyon n'indique rien ou presque rien de lui. La ville que j'habite aujourd'hui ne me fournit aucun moyen de m'éclairer sur le curieux personnage dont il s'agit. » Il ne semble pas, à la lecture du chapitre V du livre XII, que Michelet ait reçu de son correspondant un complément d'information.

au reste de mon maître Voltaire qu'il ne fut lui qu'à soixante ans lorsqu'il n'eut plus d'asile en ce monde. » Stimulé par la crainte de la persécution, voire de l'exil, l'historien se déchaîne. Le 22 novembre, il atteint avec le chapitre IX, « Mort des Girondins », la fin du livre XIII, dont il a trouvé le temps de « refaire les quatre derniers chapitres ». Et il esquisse déjà ce qu'il appelle la « concordance d'octobre », à laquelle doit être réservé le début du livre XIV : « Je me décidai à essayer la *concordance d'octobre* : Chaumette et Cloutz. Mais Hébert, mais Carrier, mais Collot et Ronsin : fruit de l'alliance contre Robespierre. C'est-à-dire qu'après avoir montré à la fin du livre XIII l'impuissance de Robespierre pour la modération, je vais montrer l'impuissance de Cloutz et Chaumette, ce qui replonge la Révolution et Robespierre dans le passé... »

Décembre trouve l'infatigable « absorbé entièrement et sans respirer dans le nœud même du livre : “novembre 93, la tentative religieuse et la papauté de Robespierre” ». Il raconte, le 21, à Quinet ce qu'aura été pour lui la tragique « résurrection » de la Terreur, coïncidant avec l'épreuve du 2 Décembre et de ses suites : « Je suis tellement oppressé de la France, de 52 et de 93, que bien des choses où mon âme s'est amusée ne sont plus pour moi... 93 a fortement mordu sur moi ces derniers temps. Voilà pourquoi je n'ai pu vous écrire. L'ensemble est beau, grand et tragique. Mais si vous saviez le détail, l'immensité de ruse, d'hypocrisie ! et toutes les misères des héros ! C'est là ce qui me tue. J'ignorais jusqu'ici la nature humaine. L'autopsie complète en a été faite alors, dans un sublime horrible. »

**

Le tout dernier envoi à l'imprimeur a lieu le 6 janvier 1853. Michelet, qui se sent encore plus « oiseau sur la branche » depuis que, le 7 novembre, l'empire a été proclamé, diffère prudemment la mise en vente du tome VI de l'*Histoire de la Révolution*. Mais, bien loin de l'interrompre, il en accélère plutôt la rédaction. Il affronte, dès le 14 janvier, la mort de Danton, c'est-à-dire le chapitre VII du livre XVII, ce qui laisse supposer que les livres XV et XVI doivent être fort avancés avant même la clôture du tome VI. « J'ai traversé des immensités d'épines et de ronces, écrit-il le même jour à Dumesnil. Le terrible *Selva* de Dante, au commencement de *L'Enfer*, n'est rien auprès. Je touche ici le fond même de cet enfer où la *morale* fait faire des crimes. Robespierre et Saint-Just ont été d'après moralistes. » Éloigné de sa table de travail par des « douleurs d'entrailles » au début de février, il prend le temps, le 11, de se livrer à un examen de conscience, dont il sort fortifié, malgré l'oppression de l'enfer de 93 : « L'impression triste et forte, mais aride du cimetière de la Terreur que j'emportai de Paris m'a suivi, a crû en moi dans la concentration du travail. J'ai traversé sans rien voir l'aridité du désert... Enfin je sors un peu la tête de l'hiver et de cet hiver moral. J'ai atteint, dans mon livre, le 6 avril, la mort de Danton. Reste à passer la mort de la Terreur elle-même. N'importe ; je vois clair maintenant. Hier, j'ai entrevu la conspiration militaire des Robespierriens, malgré Robespierre. »

Bien que mal rétabli, Michelet poursuit une course dont le terme paraît reculer à mesure qu'elle se prolonge. Il doit effectivement revenir en arrière pour refondre, courant mars, le chapitre IV et dernier du livre XV (le procès de Fabre d'Églantine), ainsi que les quatre premiers chapitres du livre XVI (Carrier à Nantes, la révolte de Desmoulins contre Robespierre). Pour innocenter Fabre, il a chargé Lejean, l'un de ses anciens élèves de l'École normale, de vérifier aux Archives nationales que certaines surcharges d'un manuscrit de l'accusé considéré comme une pièce maîtresse du dossier d'accusation étaient des faux⁵⁶. De même, pour compléter son information sur la conduite des conventionnels dans les mois qui précédèrent la chute de Robespierre, il a prié Doniol, le bibliothécaire de Clermont, avec qui il correspond depuis leur rencontre en 1844, d'enquêter sur le compte de Romme et de

56. Voir la note justificative du chapitre IV du livre XV, où Michelet détaille l'enquête menée par Lejean.

Soubrany, députés du Puy-de-Dôme. Il reçoit, le 21 mars, un courrier témoignant du zèle des savants auxiliaires dont il dispose à travers le pays : « J'ai fouillé hier la portion des manuscrits de la Bibliothèque de Clermont relative aux faits et aux hommes de la Révolution. J'ai trouvé là des lettres de Romme, mais antérieures au 31 mai⁵⁷, et quelques autres lettres de représentants auvergnats postérieures au 9 Thermidor, mais dans lesquelles je n'ai malheureusement rien vu qui se rapportât aux personnes et à la conduite des deux députés de Riom. Un mémoire justificatif adressé à la Convention par Maignet⁵⁸ en août 1794 "pour répondre aux attaques renouvelées de Rovoire" m'a seulement permis de constater par l'opinion de Maignet sur Robespierre, celle qu'en pouvait avoir son ami le plus dévoué, Soubrany et, par suite, Romme : "Vous devez être parfaitement édifié sur les sentiments du groupe des républicains auvergnats à l'égard de la dictature de 93." Dans une volumineuse correspondance de Couthon⁵⁹, que j'ai parcourue hier, on rencontre l'aveu assez clair, quoique détourné, du peu de sympathie que Soubrany et ses amis portaient à ces derniers et terribles dépositaires de la force politique de la Révolution. »

Entièrement requis par la mise en scène de Thermidor, Michelet ne rouvre son *Journal* que le 15 juin pour y noter qu'il vient de passer « deux mois et demi sans respirer », en raison de « l'achèvement précipité de la *Révolution* ». Il expédie, le même jour, « la fin, moins l'épilogue », c'est-à-dire les tout derniers chapitres du livre XXI. Il rentre momentanément à Paris le 24 pour préparer la publication simultanée des tomes VI et VII, comme il l'a annoncé à Dumesnil le 23 : « Je fais ici un immense travail de révision, de correction, notes, etc. Ne pouvant faire qu'un court séjour à Paris, je dois le faire au moment où je pourrai lancer mes nouveaux volumes et m'occuper de la publicité de tout l'ouvrage achevé. » Quelques jours avant son voyage lui a été confiée « une énorme collection de pièces manuscrites sur la Révolution », qu'il lui faut « lire, extraire, avant [son] départ⁶⁰ ».

Les Michelet quittent la capitale le 12 août et s'établissent à Pornic, où l'historien, ivre de fatigue, prend quelques semaines de complet repos. Mais elles ne suffisent pas à le relever. Il faudra, après un séjour à Nantes du 10 septembre au 16 octobre, faire le choix d'une complète retraite, à Nervi, près de Gênes. C'est là que commencera, après plusieurs mois de dépression, une *vita nova*, dont l'*Histoire de France au XVI^e siècle*, avec le volume sur la Renaissance, sera, dans l'œuvre de l'historien, le produit immédiat.

Sur le moment, en 1853, l'achèvement de l'*Histoire de la Révolution* n'éveille guère d'échos dans la presse, rendue plus que circonspecte par l'installation de l'Empire autoritaire et la chasse aux républicains. Ce sont ses proches qui, une fois de plus, donnent la meilleure réplique à l'historien, en lui faisant l'amitié de mêler parfois la critique à la louange. Poret, le 8 septembre, garde son franc-parler et sa placidité philosophique : « J'entrevois seulement en jetant les yeux sur tes deux volumes que tu regardes la Révolution comme suspendue au 9 Thermidor. C'est possible ; mais c'est peut-être aussi cette idée qui donne à tant de personnes la crainte de voir la Révolution se rouvrir à cette époque sanglante. La Terreur pèse encore et pèsera longtemps sur elle. » Si Lamartine, brisé par son échec politique, reste muet, ses deux anciens lieutenants, Alexandre et Dargaud, se manifestent rapidement. Le premier applaudit, comme le fait, semble-t-il, l'auteur de l'*Histoire des Girondins* lui-même, à la

57. Date de l'insurrection fomentée par la Commune et qui va contraindre la Convention à voter l'arrestation des députés de la Gironde.

58. Maignet, originaire de Riom et conventionnel lui aussi, comme Romme et Soubrany, fit preuve de modération au cours de ses missions aux armées, à Lyon et à Marseille, pendant la Terreur. On lui reprocha en revanche, après Thermidor, quelques abus commis en Avignon.

59. Élu à la Législative, réélu à la Convention par les électeurs du Puy-de-Dôme, Couthon adopta à Lyon, comme missionnaire, la même attitude que Maignet. Resté fidèle à Robespierre au sein du Comité de salut public, il fut exécuté en même temps que son chef de file.

60. D'après une lettre à Dumesnil, sans date.

justice que Michelet rend, somme toute, à Robespierre, malgré la sévérité de certains de ses jugements. « Comme vous pénétrez, comme vous creusez les hommes ! Lamartine, que j'ai vu, parle sans cesse de votre livre et ne tarit pas d'éloges. Moi, j'y trouve la vérité passionnante, vibrante. Que Robespierre est deviné ! Il est vrai. C'est lui. Et tous ainsi. Votre Charette est merveilleux de seconde vue. Et votre siège de Nantes ! Je vois d'ici la scène... Cela marche, court, fait le coup de fer et donne l'émotion de la Révolution. C'est bien une résurrection, un *fiat lux* sur le chaos sanglant de la Terreur. » Plus réfléchi, Dargaud se montre aussi, le 21 septembre, plus réservé. Il n'est pas homme à se laisser séduire par l'Incorruptible ! « J'ai lu pendant un mois, lentement, goutte à goutte, ces deux derniers volumes. L'intérêt est partout. Je vois avec un extrême plaisir que vous développerez la question religieuse et que vous préparez une grande conclusion philosophique⁶¹. Cela est vraiment sérieux et n'a pas encore été fait. J'en espère beaucoup. Permettez-moi d'ajouter un reproche. Par moment, on ne sait pas assez où est le bien, où est le mal. Pour ne parler que de Robespierre, qu'avez-vous fait ? Lamartine l'avait déjà rendu mille fois trop intéressant. Vous tombez dans la même faute. Vous le nommez plusieurs fois un *grand homme*. Lui, un grand homme ? Non, mais un Calvin étriqué, un scélérat austère, un Philistin, un Tartufe, un faux prêtre, assassin de Danton et qui l'aurait été de vous aussi bien que de Camille⁶². La réaction suivit la mort de Robespierre ? Je le sais bien et c'est là une raison profonde, inextinguible de le haïr. Si cette réaction, un crime rétrograde, est née, a grandi, nous a submergés et nous engloutit encore, à qui devons-nous cette amère douleur ? Qui a rendu la réaction possible, facile, glorieuse ? Qui l'a fait bénir des simples ? Qui ? Robespierre, toujours Robespierre, par l'horreur dont il marqua la Révolution en l'identifiant à lui. Pour moi, plus j'aime la Révolution, plus je hais Robespierre, qui en fut l'algbre stérile et morte, non le cœur vivant et fécond. »

En posant, à propos de la Révolution, la « question religieuse », comme Dargaud l'en félicite, Michelet vient d'ouvrir un débat qui révélera, au sein même de l'Église républicaine, des clivages inattendus et durables. Il confirme, pour sa part, ayant mené à son terme l'*Histoire de la Révolution*, la thèse soutenue dans l'*Introduction* de 1847 : l'élan de 1789 a bien été un rejet du dogme chrétien de la grâce en faveur de la justice, d'une justice immanente. Il s'en explique, le 10 février 1854, dans une lettre à Quinet, dont il refuse clairement la lecture évangélique de l'idéologie des Droits de l'homme, pratiquée dès 1845 dans *Le Christianisme et la Révolution*. « Dès le deuxième volume de mon *Histoire de France* (1833), rappelle-t-il à son ami, volume si favorable à l'art chrétien, j'ai posé la nécessité d'une mort transitoire du christianisme, pour que plus tard il vive en ce qu'il peut avoir de bon... À la mort de mon père, j'ai formulé d'une manière précise l'antagonisme de l'ancienne foi et de la nouvelle. Il n'y a aucune contradiction dans mon passé de 1833 et de 1847. Qu'on lise attentivement les dix dernières pages du second volume, écrit en 1833. Au reste, en 1853, vers la fin du 6^{ème} volume de la *Révolution*, j'ai précisé avec beaucoup de force, justifiant la foi de nos pères, la tentative de Romme, Cloutz et Chaumette, de la Commune de Paris. Le culte de la Raison n'était pas autre chose que ce moment de la mort du passé, mort vivante, où Dieu revenait dégagé des langes chrétiens. »

*

**

C'est précisément la critique du culte de la raison qui irrite le plus Michelet dans *La Révolution*, publiée par Quinet en 1865. Son vieux compagnon, toujours en exil, voit, en effet, dans le formalisme de la liturgie décrétée par Robespierre la meilleure preuve de l'impuissance, tant spirituelle que politique, d'une nation qui n'avait pas eu la chance de connaître, comme l'Angleterre, une réforme religieuse avant de s'engager dans une aventure

61. Allusion au bref épilogue écrit le 1^{er} août 1853 pour le tome VII de l'*Histoire de la Révolution*.

62. Camille Desmoulins.

révolutionnaire. « Entre vos sévérités, gémit Michelet, parfois excessives pour les nôtres, une m'a été pénible, c'est le passage où vous dites que *le seul mouvement où le peuple ait pris l'initiative*, le culte de la Raison, *ne figurait que le plaisir*. Vous avez vu, dans mon histoire, la grande fête exécutée par trente mille acteurs, huit jours avant Wattignies, dans la plaine d'Arras. Là est l'esprit de ces temps. Pourquoi une personne vivante, belle, austère, telle que j'ai vu de ces *Raisons* qui vivaient encore dans mon enfance, pourquoi eût-elle eu moins de prise, moins de dignité symbolique qu'*un bois vermoulu* ? Je n'accepte pas non plus que le catholicisme n'eût pu être vaincu que par une autre forme chrétienne... *La Révolution ne peut s'appuyer sur aucune église*. Mais pourquoi ? Parce qu'elle était une église... »

La réédition de l'*Histoire de la Révolution*, traitée avec Lacroix le 3 juillet 1868, va permettre à Michelet de réaffirmer sa position. Il ne nommera pas Quinet, dont le sépare pourtant « l'épaisseur du christianisme, rien de plus, rien de moins⁶³ ». En revanche, il veut répliquer à Blanc, qui, dans sa propre *Histoire de la Révolution* achevée en exil, à Londres, a contesté plus d'une fois ses jugements et son information elle-même. Le jour même de l'accord conclu avec l'éditeur commence le dépouillement des douze volumes de Blanc. Si la rédaction de *Nos fils* a été interrompue, la correction des épreuves du *Louis XI*, lui aussi en passe d'être réédité, se poursuit. C'est d'une nouvelle « préface » que Michelet songe à doter l'*Histoire de la Révolution*. Il en jette les premières lignes sur le papier dès le 11 juillet et très vite, le 20, il comprend qu'il doit y souligner fortement l'unité des « enfants de la Révolution », malgré les divergences qui les séparent. Après avoir « écrit très vivement » le lendemain, il entame le surlendemain sa réponse aux critiques de Blanc, tout en lisant la réfutation de *La Révolution* de Quinet par Alphonse Peyrat, publiée en 1866 sous le titre *La Révolution et le livre de M. Quinet*. Mais il a beau projeter, le 25, « d'expédier enfin la Préface », elle lui résiste et il doit quitter Paris, le 4 août, pour Glion, près de Montreux (et de la retraite de Quinet), sans être, tant s'en faut, parvenu à ses fins. À Glion, il revient à *Nos fils*. Il se borne pratiquement, au mois d'août, en ce qui concerne la Préface, à solliciter, le 19, de ses amis Esquiros, l'auteur de l'*Histoire des Montagnards* (1847), et Karcher, eux aussi exilés à Londres, des renseignements sur la collection Croker du British Museum, que Blanc a exploitée⁶⁴. Le jour même où il engage cette correspondance, qui l'assurera que la source n'est pas d'une exceptionnelle richesse, il rédige une note sur son indépendance en tant qu'historien de la Révolution. « Plaindre L. Blanc de... Heureux de n'être pas tenu, comme Quinet et autres, par certains fils (merci, solitude !). Fils d'école, de système. Exemple : Louis Blanc (donc, dispensé de ruser et de sophistiquer, j'ai pu embrasser tous les âges de la Révolution). Fils de relations agréables, comme auraient été pour moi les Princesses d'Orléans, si elles n'eussent pas pactisé avec leur père et les Jésuites⁶⁵... Fil d'amitié, si délicat, mais plus fort que le plus fort câble. C'est le fil de la Vierge, d'autant plus respecté que plus fragile. Ai-je rompu ? Non, distendu, marché dans ma liberté, rompant le moins possible l'unité de la grande église ; dispensé de mollir, gauchir⁶⁶... »

La rédaction ne reprend qu'en septembre, pour s'achever le 17. Rentré à Paris, Michelet confie à sa femme, le 28, combien cette Préface lui a coûté et combien elle compte dans le déroulement de sa carrière d'historien républicain : « Ma Préface avait trop de fautes pour te la montrer encore. Cela importe. Je crois être dans une des plus grandes crises de ma vie. Un

63. D'après une lettre, non datée, à Quinet.

64. Le 9 septembre, Michelet écrit à Quinet : « Thiers, Lamartine n'ont fait aucune recherche. Louis Blanc, avec sa petite collection de Londres, n'a pu même me combattre qu'en me copiant. Seul, en ce travail de sept ans, j'avais exhumé la Révolution de ses archives. »

65. Michelet fut chargé en 1830, sur la recommandation de Guizot, de donner des leçons d'histoire à la jeune princesse Clémentine, cinquième enfant de Louis-Philippe. Il donna sa démission le 23 juillet 1843, trois jours après la mise en vente des *Jésuites*.

66. Note citée par Claude Digeon dans le tome IV du *Journal*, à la date du 19 août 1868, p. 390.

livre si important ! et des ennemis nouveaux : Louis Blanc, M^{me} Q[uienet]. Mais tu m'aideras beaucoup. » La crise est, bien entendu, celle qu'a ouverte au sein de la « grande église » fondée, contrairement à ce que pense Quinet, par la Révolution la discorde des fidèles, manifestée, dès 1847, par le schisme socialiste et le culte robespierriste, excusant la Terreur. Michelet, sans renier sa propre exégèse de la Révolution, espère sans trop y croire qu'il n'a pas, dans sa Préface, trop soufflé sur le feu en sermonnant Louis Blanc, qui l'avait le premier « attaqué avec une passion extraordinaire⁶⁷ ».

Le Temps du 10 octobre publie, en même temps que le texte de la Préface, une lettre de l'accusé, à qui il avait été d'abord communiqué. Datée du 3, elle conteste sur un ton modéré quelques-uns des critiques de Michelet, dont la « sincérité » est reconnue, ainsi que la fidélité à la « religion » commune, unissant « l'amour de la justice et le culte de l'humanité ». Mais le « théologien-peuple », comme va le surnommer Eugène Noël⁶⁸, se montre moins irénique. Il réplique sèchement dans une lettre « au rédacteur », publiée par *Le Temps* du 14 :

La réponse de M. Louis Blanc ne répond pas, et sa mémoire le trompe. Il ne se souvient pas de son éloge de Calonne (t. II, p. 258). Il ne se souvient pas de son culte d'un *homme*, Robespierre, contre tant de partis et *contre la Montagne elle-même*, les *deux cents représentants en mission*, qui, la plupart, en thermidor, furent contre lui. Il ne se souvient pas, enfin, de la sévérité de Robespierre pour le socialisme. Loin d'en être l'apôtre, il fit guillotiner les apôtres du socialisme. Ce sont leurs disciples qui, furieux, le perdirent (à minuit), le 9 thermidor.

Voilà ce que je lis dans les procès-verbaux de nos quarante-huit sections. Je crois qu'un esprit de cet ordre, dans un pays pratique et politique, a pu modifier ses opinions. Mais ses attaques subsistent en ses douze volumes. Je devais y répondre. Et lui aussi devait nous expliquer ce long acharnement contre celui qui, seul de tant d'historiens, avait compulsé les archives, tenait en main les sources originales.

Recevez mes cordiales salutations.

J. MICHELET

Louis Blanc fait rebondir la controverse avec une nouvelle lettre « au rédacteur » datée du 17 et insérée le 20. Aux « assertions » de son censeur, qui ne sont pas des « preuves », il oppose, en prenant le lecteur à témoin, des citations de son ouvrage. Non, il n'a pas fait l'éloge de Calonne. Il a écrit qu'« il était intelligent ; voilà tout », en précisant que la nation ne voulut point « du mélange adultère qui, dans ses plans (de réforme), faisait disparaître la majesté des principes invoqués ». En ce qui concerne Robespierre, s'il ne renie pas l'admiration qu'il lui porte, il refuse de laisser dire qu'il lui voue un « culte ». Il reconnaît que l'Incorruptible a couvert, par démagogie, les massacres de Septembre, qu'il a eu tort de dénoncer Cloutz et d'appuyer le vote de la loi de prairial organisant la fausse justice de la Terreur.

La longue mise au point que rédige là-dessus Michelet le 25 et qui paraît le 28 octobre rouvre le procès de Calonne et surtout de Robespierre :

Mon livre, qui paraît aujourd'hui, s'expliquera de lui-même. Je dois pourtant deux mots à M. Louis Blanc, l'un sur la question de Calonne, l'autre sur un point grave, essentiel et capital, qui domine nos deux histoires et les rend opposées : *Le chef des Jacobins fut-il socialiste ? et quelle est la naissance véritable du Socialisme ?*

1° Débarrassons-nous de Calonne :

M. Louis Blanc, selon moi, a tort de lui prêter d'excellentes *intentions*. Il me répond qu'il a blâmé ses mauvaises *opérations*. Ce n'est pas là une réponse correcte. Ces mots ne sont pas synonymes.

67. Préface de 1868.

68. Lettre du 8 janvier 1869.

Calonne ne fut qu'un étourdi. Il l'a montré assez dans la manière légère et folle dont il mena l'Émigration. Voici exactement ce qui l'avait mis au pouvoir. Quand les deux partis de la cour, Polignac et d'Artois, s'emparèrent de la caisse, ils voulurent aux finances un homme à tout faire. Ils prirent un petit magistrat, taré et endetté, surnommé le *panier percé*, c'était Calonne. Parfaitement étranger aux finances, il prit pour meneur et faiseur un Genevois, Panchaud, qui ouvrit des emprunts et sut leurrer les simples, fit pleuvoir un moment l'argent dans cette caisse sans fond. La sottise publique eut cependant un terme. Qui resta sot ? Calonne. Dans son embarras, éperdu, il se sauva du péril dans un péril plus grand, osa parler de réformes et d'abus. « Il croyait naïvement, dit Mirabeau le père, qu'il resterait le maître d'un si grand mouvement. » Tant d'effronterie indigna et il tomba sous les sifflets.

C'est cette tentative tardive, ce coup de désespoir, que M. Louis Blanc nous donne pour un calcul profond, prémédité, qu'il aurait apporté à son entrée au ministère. Il lui accorde de la *pénétration* (158), la *prévision* des suites (163), un *esprit original et du coup d'œil* (159), l'*habileté d'enivrer les grands pour les soumettre* (160), d'*agrandir le danger pour imposer les bonnes résolutions* (161). Pure imagination, hypothèse gratuite, que dément toute la vie de Calonne, avant et après.

2° Voici le second point, de bien autre importance, sur lequel M. Louis Blanc glisse en trois lignes : « M. Michelet, dit-il, paraît tenir beaucoup à ce que Robespierre ait été ennemi du socialisme. (Certainement j'y tiens ; c'est le fond du débat !) Qu'on lise les discours de ce grand homme et sa *Déclaration des droits*, cela tranchera la question. »

Serrons de près les choses, et replaçons-les dans le drame. Le drame et les dates disent tout. – Un mois avant la chute de la Gironde, pour la précipiter, et huit jours encore après la chute, Robespierre fit au peuple les plus fortes avances : « Il sera dispensé de contribuer aux dépenses publiques (21-24 avril). – Il sera secouru. On doit aux malheureux le travail ou la subsistance » (*Constit.*, 10 juin).

Mais dès le 17 juin, il recule, rétracte ce qu'il dit le 24 avril : « *Ce serait faire injure au peuple que de le dispenser de contribuer.* » Enfin le 24 juin, inquiet de la situation, effrayé des alarmes des propriétaires, il les rassure par une mesure excessive, et qui remplit d'étonnement. Il propose, et la Convention vote : « *Que ceux qui ont moins de dix mille livres de rentes seront exemptés de l'emprunt forcé.* » C'était réellement exempter tous les propriétaires. Il n'y avait au-dessus que des fortunes d'émigrés (déjà confisquées).

Faveur énorme à la propriété ! Robespierre fut très conséquent, très opposé aux premiers socialistes qui se hasardaient d'y toucher. Leurs idées, il faut l'avouer, ne venaient pas des livres (de Morelli, etc.) elles venaient de l'excès des misères. Lyon en fut le foyer toujours. (Chalier, Fourier, Proudhon). Chalier, un ardent Piémontais, délirait de douleur ; il était furieux de pitié. Ses disciples (Leclerc, etc.) vinrent à Paris, dont Jacques Roux était le Chalier. Ce Roux était l'apôtre du quartier du travail (de la rue Saint-Martin), où tout travail cessa dans ces deux terribles hivers. La haute rue Saint-Martin (Gravilliers) et la basse rue Saint-Martin (Arcis) adoptèrent son idée des *Greniers publics*, où les fermiers apporteraient, et où l'État serait vendeur, distributeur. La Cité, non moins affamée, accueillit vivement l'idée des *Banquets fraternels*, où chacun descendait et mettait en commun ses vivres. L'essai que l'on en fit fut bien reçu de tous, offrit un spectacle touchant.

Roux devenait très fort, et menaçait les Comités. Robespierre le perdit. Il lui lança Hébert (qui d'abord l'avait appuyé), lui lança la veuve Marat. On l'accusa de vol. Chose absurde. Ces fanatiques étaient si désintéressés qu'ils repoussaient même le salaire pour l'assistance aux sections. Ne pouvant rien prouver, on envoya Jacques Roux au tribunal révolutionnaire. Il ne l'accepta pas et se perça le cœur.

Tout ceci fait comprendre pourquoi, au 9 thermidor, la rue Saint-Martin fut terrible pour Robespierre et vint la première à la Grève, et pourquoi la Cité, non moins hostile, lui ferma Notre-Dame, ne le laissa pas sonner le tocsin. Tout cela vers minuit. À une heure, il se trouva seul.

Voilà ce que j'ai dit, d'après les *Procès-verbaux des sections*, et ce que M. Louis Blanc aurait bien fait de dire aussi. Car cela éclaire fort les choses. Dans sa dernière lettre, il avoue, avec la loyauté bien connue de son caractère, que Robespierre a fait trois

fautes. Quoi ! si peu ? Quoi ! pas plus ? Ajoutons une quatrième, bien grave politiquement, d'avoir mis contre soi ce centre industriel, ce cœur ouvrier de Paris.

Mais qu'il en ait fait trois, ou qu'il en ait fait quatre, il ne m'est pas possible d'enfermer dans cet homme, d'incarner dans cet homme (comme on a fait encore depuis) la Révolution et la France. Je dis tout au contraire ce qu'en mourant nous dit un prophète, Anarcharsis Cloutz : « France, guéris des individus ! »

J. MICHELET

L'annonce des deux premiers tomes de la seconde édition de l'*Histoire de la Révolution* (elle en comptera six, et non pas sept comme l'originale), qui est diffusée par la Librairie internationale de Lacroix et Verboeckhoven, paraît dans la *Bibliographie de la France* le 7 novembre 1868. Michelet, tout en procédant à une relecture générale de son ouvrage, écrit une préface de plus pour le tome V (liv. X) et la confie à la *Revue politique*, qui l'insère le 28 novembre. C'est l'occasion de développer le réquisitoire prononcé contre Robespierre dans *Le Temps* et de rompre quelques lances avec les historiens robespierristes. La préface reçoit, le 16 décembre, le titre qu'elle portera définitivement : *Le Tyran*. Les tomes III et IV sont annoncés le 26 décembre. Au début de janvier 1869, Michelet travaille encore au *Tyran*, achevé le 5, mais daté du 1^{er}. Il termine le 13 la correction des épreuves. Les deux derniers tomes de la série paraissent peu après, sans être mentionnés dans la *Bibliographie de la France*. Un certain nombre d'amis reçoit un tirage à part de la « Préface de la Terreur ». Flaubert en accuse réception le 2 février : « J'ai reçu avant-hier votre *Préface de la Terreur*... Je hais comme vous la prêtraille jacobine, Robespierre et ses fils », et il annonce sa visite pour « la fin du mois prochain ». Le long commerce de l'historien et des « hommes de 89 » prend fin. Michelet en a salué l'épilogue le 7 janvier quand il a inscrit dans le *Journal* cette formule latine tirée, par contamination, d'une satire de Juvénal (IX, v. 129) et d'un chant des *Géorgiques* de Virgile (chap. III, v. 67-68) : *Subit non intellecta senectus*. Oui, « la vieillesse vient sans qu'on y pense » quand on pratique l'histoire comme un perpétuel rajeunissement, comme une « résurrection » du passé.